

La Cour des Trois Puits

une novella personnalisée

Premier Lecteur

© 2026 Premier Lecteur. Tous droits réservés.

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans autorisation préalable de l'éditeur.

Roman généré avec assistance d'intelligence artificielle, sur la base d'un brief personnalisé, puis intégralement relu et validé par un éditeur humain avant publication.

Premier Lecteur — édition personnalisée

La Cour des Trois Puits

Le porche du 14 rue des Rosiers s'ouvre sur une cour que les touristes photographient parfois, sans jamais y entrer. Odile Verrier le remarque tout de suite : une plaque discrète interdit l'accès aux visiteurs, mais rien n'interdit le regard. Elle traverse le porche avec la sensation de passer une frontière que personne n'a matérialisée, et qui pourtant tient.

Le passage sous voûte sent la pierre froide et le renfermé des halls anciens. Ses pas résonnent différemment dès qu'elle quitte le pavé de la rue pour celui de la cour, comme un changement de territoire annoncé par le son avant même d'être vu. Elle sort son téléphone, vérifie l'adresse une dernière fois, range l'appareil. Il est huit heures quarante et le soleil n'atteint pas encore le fond de la cour.

La cour est plus grande qu'elle ne l'imaginait depuis la rue. Six étages de pierre grise l'encerclent, fenêtres à petits carreaux, quelques volets fermés en plein jour alors que juin invite plutôt à les ouvrir. Au centre, trois plaques de fonte rondes, disposées en triangle irrégulier, affleurent entre les pavés disjoints. Des puits condamnés. L'un d'eux porte un pot de géraniums morts, tiges brunes couchées sur le métal, comme si quelqu'un avait renoncé à l'entretien au milieu d'un geste. Odile s'arrête une seconde devant ce pot. Elle ne saurait pas dire pourquoi.

Une dizaine de personnes se tiennent à distance de l'escalier B, groupées sans se parler. Odile a déjà vu ça — les attroupements après un accident du travail, les rassemblements devant un immeuble en feu — mais celui-ci ne ressemble à aucun des deux. Personne ne chuchote. Personne ne pleure. Ils attendent, debout, les bras croisés ou les mains dans les poches, avec la

patience de gens qui savent déjà comment la scène va se terminer. Un homme âgé tient un chien en laisse, immobile lui aussi, la truffe levée vers elle sans un aboiement.

— Inspectrice Verrier, dit-elle en montrant sa carte au premier visage qui croise le sien.

Le visage appartient à un jeune homme qui recule d'un pas et se tourne vers le fond de la cour, comme pour désigner quelqu'un de plus qualifié. Une femme d'une soixantaine d'années s'avance alors sans qu'on la lui présente. Gilet gris boutonné jusqu'au cou malgré la chaleur de juin, cheveux tirés en arrière, mains croisées devant elle comme pour une photo de communion.

— Solange Ferrand, dit-elle. J'habite au rez-de-chaussée depuis 1983. C'est moi qui ai vu la porte ouverte ce matin.

— Vous avez vu le corps ?

— Non. J'ai vu la porte de l'escalier B ouverte, ce qui n'arrive jamais avant huit heures. Madame Rocher fermait toujours à clé le soir. C'était son rituel.

Odile note le mot — rituel — sans savoir encore pourquoi il l'arrête. Elle regarde Solange Ferrand droit dans les yeux et remarque que la femme a préparé sa phrase avant qu'on la lui demande. Ce n'est pas un souvenir qu'on raconte. C'est un texte qu'on récite, avec la ponctuation intacte, comme si elle l'avait dit plusieurs fois déjà, à d'autres, avant l'arrivée de la police.

— Et le corps, madame Ferrand. Qui l'a découvert exactement ?

Un silence. Court, mais net. Autour d'elles, personne ne bouge, mais Odile sent le poids de dix paires d'yeux qui évitent soigneusement de se poser sur elle.

— Je ne saurais pas vous dire précisément, répond Solange Ferrand. Il y avait déjà du monde quand je suis descendue.

— Vous êtes descendue en combien de temps, après avoir vu la porte ?

— Cinq minutes. Le temps de m'habiller.

— Et en cinq minutes, une dizaine de voisins étaient déjà rassemblés autour du corps ?

Solange Ferrand ne répond pas. Elle referme un peu plus le col de son gilet, geste minuscule, presque involontaire, mais Odile l'enregistre comme elle enregistrerait une empreinte.

Elle balaie la cour du regard. Une dizaine de témoins potentiels, et personne, apparemment, n'a été le premier. Le corps s'est trouvé découvert par génération spontanée, comme les puits se sont condamnés tout seuls, sans qu'on puisse jamais dater précisément le geste qui les a fermés.

— Qui a appelé les secours ?

— Mathis, je crois. Le gardien de nuit du bâtiment C. Il devrait être encore dans la loge.

Elle désigne du menton une porte vitrée à l'autre bout de la cour, près du puits fleuri de géraniums morts. Odile s'y dirige, mais s'arrête à mi-chemin devant les pavés. Ils sont propres. Trop propres pour une scène qu'on vient à peine de découvrir. Elle s'accroupit, passe un doigt ganté sur la pierre humide, la porte à hauteur de nez. Une légère odeur d'eau de Javel, sous celle, plus tenace, de la pierre mouillée. Pas de ruban, pas de cône, pas la moindre trace de l'agitation qu'on imagine autour d'un corps retrouvé au petit matin.

— Qui a nettoyé ici ?

Personne ne répond tout de suite. Les regards se croisent entre eux, brièvement, comme pour se répartir la charge de la réponse. C'est un homme d'une quarantaine d'années, en costume de bureau mal noué, qui finit par parler, une main dans la poche, l'autre serrant l'anse d'une mallette qu'il n'a pas posée.

— On a rincé un peu. Par respect. On ne pouvait pas laisser ça comme ça pour les enfants qui descendent à l'école.

— Ça, monsieur ?

— Le sang, dit-il, presque désolé de devoir le préciser, en détournant les yeux vers le puits fleuri comme si la réponse s'y trouvait plutôt que dans sa bouche.

— Vous êtes qui, monsieur ?

— Weiss. Je suis trésorier de la copropriété.

Odile referme son carnet d'un geste sec. La scène de crime — si crime il y a — vient d'être effacée par respect, à l'eau de Javel, avant huit heures du matin, par un trésorier de copropriété qui pense encore aux enfants du quartier. Elle pense à ce que dira Lanvier quand elle appellera le commissariat : un accident domestique, probablement, une chute dans l'escalier, rien qui justifie de mobiliser toute une équipe scientifique pour un vieil immeuble du Marais où les voisins nettoient déjà le sol avant l'arrivée de la police.

Elle s'avance vers l'escalier B. La porte vitrée est entrebâillée, la peinture verte écaillée aux poignées, un autocollant décoloré de syndic collé de travers sur le battant. À l'intérieur, l'obscurité d'une cage d'escalier ancienne, minuterie qui ne fonctionne visiblement plus quand elle appuie dessus, odeur de cire et de pierre humide qui monte des marches de bois ciré depuis des décennies. Elle monte les trois premières marches, s'accroupit là où le corps a

dû se trouver, cherche du regard ce qu'un nettoyage rapide aurait pu laisser.

Rien. Ou presque rien : une éraflure sur le mur, à hauteur d'épaule, qui pourrait être ancienne ou toute récente. Elle passe la main dessus, sent le crépi légèrement entamé sous ses doigts. Elle la photographie avec son téléphone, sans grande conviction, sachant déjà que sur un cliché cette marque ne dira rien à personne d'autre qu'à elle.

En se relevant, elle perçoit un mouvement au-dessus d'elle. Une fenêtre du deuxième étage, qui donne sur la cage d'escalier, vient de s'entrouvrir de quelques centimètres. Une silhouette, floue derrière le rideau, l'observe une seconde de trop avant que la fenêtre ne se referme, doucement, sans bruit de loquet. Odile reste immobile, les yeux fixés sur le carreau vide, comptant les secondes jusqu'à ce que le rideau retrouve son immobilité de tissu ordinaire.

Elle redescend dans la cour. Solange Ferrand n'a pas bougé, toujours au même endroit, les mains toujours croisées, comme si le temps s'écoulait différemment pour elle que pour le reste de l'immeuble.

— Madame Rocher, dit Odile. C'est bien elle, la victime ?

— Yvonne Rocher. Notre gardienne depuis vingt ans.

— Vingt ans, répète Odile.

— Vingt ans, oui. Une femme discrète. Tout le monde l'aimait beaucoup ici.

La phrase tombe avec la même fluidité que celle sur la porte fermée à clé. Trop lisse pour être improvisée, trop ronde pour appartenir à un chagrin réel. Odile regarde une nouvelle fois l'attroupement silencieux, les visages fermés, les regards qui évitent le sien avec une constance qui ne doit rien au hasard. Une communauté entière, debout dans une cour à trois puits, qui attend qu'elle reparte.

Le chien, plus loin, s'assoit enfin aux pieds de son maître. Personne d'autre ne bouge.

Elle sort son carnet et note, en lettres capitales, une seule ligne : PERSONNE N'A RIEN VU. Puis, en dessous, plus petit : ils sont tous d'accord sur ce point.

Ce n'est pas une coïncidence qui l'inquiète. C'est l'unanimité.

Madame Rocher, une gardienne adorable

Le rez-de-chaussée du bâtiment A sent la cire et le café refroidi. Odile s'est installée dans la loge vide de Solange Ferrand, celle-ci ayant proposé sa cuisine pour les entretiens — proposition qu'Odile a déclinée au profit d'un terrain plus neutre, la loge de la gardienne étant scellée en attendant les constatations.

Elle a demandé une table et deux chaises, rien d'autre. Ferrand les a apportées elle-même, en annonçant qu'elle resterait dans le couloir au cas où on aurait besoin de quelque chose. Odile a fermé la porte derrière elle.

Elle reçoit les voisins un par un, dans l'ordre où ils se présentent, sans plan préétabli. Le premier est un homme âgé, monsieur Berthier, veste de velours élimée aux coudes, qui s'assoit avant qu'on ne l'y invite et pose ses deux mains à plat sur la table, comme pour se donner une contenance.

— Madame Rocher, dit-il avant même qu'Odile n'ait posé sa première question, c'était quelqu'un de bien. Discrète. Toujours à sa place. On ne l'entendait jamais.

— Vous la voyiez souvent ?

— Tous les jours, pour le courrier. Elle triait tout elle-même, ne se trompait jamais de boîte. Une femme d'ordre.

— Vous lui avez parlé récemment ? Ces derniers jours, je veux dire.

Berthier hésite, cherche une réponse qui ne semble pas préparée pour cette question-là.

— Mardi, je crois. Elle m'a dit bonjour dans l'escalier. Rien de plus. Elle ne

s'attardait jamais.

— Elle vous a paru comme d'habitude ?

— Tout à fait comme d'habitude.

Il répète la phrase une seconde fois, presque mot pour mot, et Odile note l'expression — une femme d'ordre — avant de le remercier et de le laisser sortir. Il se lève avec la lenteur d'un homme soulagé d'en avoir fini.

Le suivant est une mère de famille, la trentaine, un enfant accroché à sa jambe qu'elle finit par confier à une voisine restée dans le couloir. Elle s'installe au bord de la chaise, sac à main serré contre elle.

— On l'aimait beaucoup, dit-elle. Discrète, gentille. Elle gardait parfois mon fils dix minutes quand j'avais une course urgente.

— Discrète, répète Odile.

— Oui, très. Elle ne parlait jamais d'elle.

— Jamais ? Même pas de petites choses. Ses vacances, sa famille.

La femme réfléchit, les yeux au plafond, comme si la question n'avait jamais été posée à personne avant elle.

— Non. Je crois qu'elle n'avait pas de famille. Ou alors elle n'en parlait pas. On ne savait rien d'elle, en fait, en y réfléchissant.

La phrase tombe, un peu suspendue, et la femme semble elle-même surprise de l'avoir dite. Odile la laisse filer sans la relever tout de suite. Elle la note simplement, en marge, avec un point d'interrogation.

Le troisième témoin est monsieur Weiss, un homme d'affaires d'une cinquantaine d'années, costume clair, montre visible au poignet comme un argument. Il s'assoit sans qu'on le lui propose, croise les jambes, regarde sa montre avant même d'avoir dit un mot.

— J'ai peu de temps, prévient-il.

— Ce ne sera pas long. Vous connaissiez Madame Rocher depuis quand ?

— Depuis que j'ai acheté ici. Douze ans, treize peut-être. Une gardienne exemplaire, dit-il sans qu'on l'interroge sur ce point précis. Vingt ans de service, jamais un souci. Toute la copropriété la respectait.

— Vous étiez proche d'elle ?

— Proche, non. On se croisait. Elle faisait son travail, je faisais le mien.

— Vous avez eu des échanges d'ordre financier avec elle ? Des étrennes, des primes de fin d'année, ce genre de choses ?

Weiss marque un temps, très court, presque rien, avant de répondre.

— Comme tout le monde. Le geste habituel.

Il regarde de nouveau sa montre. Odile referme son carnet.

Trois personnes, trois vies différentes, un âge, un enfant, une carrière — et le même mot revient à chaque fois, presque dans le même ordre : discrète, gentille, respectée. Aucun d'eux n'a su dire un détail qui lui appartenait en propre, une anecdote, une phrase que la gardienne aurait prononcée un jour précis. Odile repense à ses années de formation, à un instructeur qui répétait qu'un témoignage sincère est toujours un peu bancal, jamais parfaitement rond. Ici, tout est rond.

Elle se demande, pour la première fois depuis le matin, si elle n'assiste pas moins à une série de témoignages qu'à la récitation d'une même prière.

Elle décide de voir la loge elle-même. Le syndic, monsieur Delonge, un homme hésitant à la soixantaine tassée, vient lui ouvrir avec un trousseau qu'il manipule trop longtemps avant de trouver la bonne clé. Il en essaie deux avant la bonne, s'excuse à chaque échec.

— Vous êtes sûr que c'est celle-là ? demande Odile.

— Il y en a tellement, s'excuse-t-il. Ces vieux immeubles, chaque porte a sa propre serrure, personne n'a jamais harmonisé.

La clé tourne enfin dans un cliquetis sec. Delonge pousse la porte et reste sur le seuil, sans entrer, comme s'il craignait de déranger quelque chose que la mort n'aurait pas encore eu le temps de refroidir tout à fait.

La porte s'ouvre sur un intérieur minuscule et d'une propreté presque clinique. Un lit fait au carré, une table avec deux chaises, un buffet dont chaque objet semble avoir été placé au millimètre. Pas un vêtement qui traîne. Pas une tasse dans l'évier. Odile fait le tour de la pièce sans toucher à rien, les mains dans le dos, cherchant ce qui, dans un intérieur aussi maîtrisé, pourrait trahir une vie.

Elle soulève le rideau d'une main gantée. Rien derrière, que le mur. Elle s'accroupit devant le buffet bas, en examine les pieds, la poussière au sol — inexistante, comme partout ailleurs dans la pièce.

Elle ne trouve rien. Pas une photo de famille, pas une carte postale punaisée, pas un de ces objets sans valeur que les gens gardent malgré eux — un ticket de cinéma, un galet ramassé sur une plage, une lettre jaunie. Vingt ans dans le même logement, et aucune trace visible d'un passé antérieur à cette porte.

— Elle n'avait pas de photos ? demande-t-elle à Delonge, resté sur le seuil.

— Je ne saurais pas vous dire. Je ne suis jamais entré ici avant aujourd'hui.

— Jamais ? En vingt ans de syndic ?

— Elle n'a jamais eu de sinistre à déclarer. Pas de fuite, pas de panne. Rien

qui justifie que j'entre.

Odile s'approche du buffet et remarque, tout en bas, un tiroir dont la poignée porte une trace d'usure différente des autres — plus sombre, plus marquée, comme si une main l'avait tiré et repoussé des centaines de fois. Elle tire dessus. Fermé à clé.

— Vous avez la clé de celui-ci ?

Delonge s'approche enfin, franchit le seuil à contrecœur, examine le tiroir en se penchant, secoue la tête.

— Pas sur ce trousseau. C'est peut-être un modèle plus ancien.

— Ou une clé qu'elle gardait sur elle.

— Possible.

— On a retrouvé un trousseau sur le corps ?

Delonge hausse les épaules, mal à l'aise.

— Ça, il faudrait demander à vos collègues. Moi je n'ai vu que le rapport, comme tout le monde.

Odile note l'emplacement du tiroir, sa position dans la pièce, la seule chose fermée dans un appartement où tout le reste s'offre sans résistance. Un secret rangé dans une vie qui n'en montre aucun.

En sortant de la loge, elle croise un homme jeune, la trentaine, treillis et blouson, qui attend appuyé contre le mur du couloir avec une cigarette non allumée entre les doigts. Delonge le présente d'un geste bref, pressé d'en finir.

— Mathis. Le gardien de nuit du bâtiment C. C'est lui qui a appelé.

Le jeune homme hoche la tête sans avancer. Ses yeux passent d'Odile à la porte de la loge, puis reviennent à ses chaussures. Il fait rouler la cigarette entre deux doigts sans la porter à sa bouche.

— Vous avez trouvé le corps ? demande Odile.

— Non. Enfin, si. Je l'ai vu en descendant faire ma ronde. J'ai appelé tout de suite.

— Quelle heure ?

— Six heures dix. À peu près.

— Vous faites vos rondes tous les matins à cette heure ?

Un silence, une seconde de trop, avant que Mathis ne réponde. Il change la cigarette de main.

— Oui. Toujours. Enfin, souvent.

— Souvent, ou toujours ?

— Souvent. On me demande de passer avant la relève, des fois je saute un jour.

— Et ce jour-là, vous n'avez pas sauté.

— Non.

Il porte la cigarette à sa bouche, se souvient qu'elle n'est pas allumée, la range dans sa poche. Ses mains ne tiennent pas en place, cherchent une occupation, un mur, une manche à tirer.

— Vous connaissiez bien Madame Rocher ?

— Comme tout le monde. Discrète. Gentille.

Les mêmes mots, encore, mais dits trop vite, comme récités sous la contrainte plutôt que crus. Odile attend, laisse le silence s'installer, une technique qu'elle a apprise à ses dépens ailleurs. D'ordinaire les gens le comblent. Mathis, lui, regarde ses pieds jusqu'à ce que ça devienne gênant, pour lui plus que pour elle.

— Vous allez bien, monsieur Mathis ?

— Oui, oui. C'est juste que. . . on n'a pas l'habitude, ici. Ce genre de chose.

— Ce genre de chose, précise Odile, c'est une chute dans un escalier. Ça arrive.

— Oui. Bien sûr. C'est ce que je voulais dire.

Il s'éloigne dans le couloir avant qu'Odile n'ait pu poser la question suivante, le pas un peu trop rapide pour un homme qui n'a rien à cacher, laissant derrière lui une odeur de tabac froid et l'impression très nette que, dans cet immeuble où tout le monde semble avoir appris la même leçon, un élève a récité la sienne trop vite, en trébuchant sur un mot.

Le rapport qui ne dit rien

Le rapport tenait sur trois pages, agrafées de travers, et Odile les avait lues deux fois avant de comprendre qu'elles ne disaient presque rien.

Chute dans l'escalier B, décès par traumatisme crânien, absence de lutte apparente. L'heure du décès était donnée entre deux et six heures du matin, une fourchette si large qu'elle ne servait à rien, sinon à couvrir quiconque en aurait besoin. Un hématome à l'avant-bras gauche, en revanche, ne collait pas avec une chute simple. Le légiste l'avait noté d'une phrase sèche, sans conclusion : « Origine indéterminée, compatible avec un choc contre la rampe ou un geste de protection antérieur à la chute. » Odile relut la formule trois fois. Un geste de protection. Contre quoi, contre qui, le rapport ne le disait pas, et personne ne semblait pressé de le demander.

Elle sortit son carnet et recopia la phrase, mot pour mot, en soulignant deux fois « antérieur à la chute ». Puis elle referma le carnet et le rouvrit aussitôt, comme si les mots allaient s'organiser différemment à la deuxième lecture. Ils ne bougèrent pas.

Elle posa les feuilles sur son bureau et regarda par la fenêtre le renfoncement de la cour intérieure du commissariat, où deux agents fumaient sans se parler. Le 4^e arrondissement, en cette fin de matinée de mars, sentait la pierre humide et le café trop cuit. Elle aimait ce bureau exigu qu'on lui avait attribué au bout du couloir, loin des autres, comme une punition supplémentaire discrètement ajoutée à la mutation elle-même. Une chaise en trop y traînait depuis son arrivée, personne n'était venu la reprendre, et elle avait fini par y empiler des dossiers qu'elle ne consultait jamais.

— Verrier.

Le commissaire Lanvier se tenait dans l'encadrement de la porte, une chemise cartonnée sous le bras, l'air de quelqu'un qui avait déjà décidé de la conversation avant de l'engager. Il n'entra pas tout de suite. Il resta sur le seuil, comme s'il évaluait la pièce avant de s'y risquer.

— Le légiste a rendu ses conclusions, dit-elle. Elles sont ouvertes.

— Elles sont prudentes, corrigea Lanvier. Ce n'est pas pareil. Une femme de soixante-trois ans, seule la nuit, dans un escalier mal éclairé. Vous voulez qu'il écrive quoi de plus ?

— Qu'il explique l'hématome au bras.

— Un réflexe en tombant. Ça arrive tout le temps, Verrier, les gens se rattrapent, ça laisse des marques bizarres. Vous n'avez pas vu assez de chutes dans votre carrière pour le savoir ?

Il avait posé la chemise cartonnée sur la pile de dossiers, sans y toucher davantage, comme un dépôt provisoire. Elle ne répondit pas tout de suite. Lanvier avait cette manière de glisser, dans presque chaque phrase, un mot qui rappelait discrètement ce qu'elle était censée avoir été avant : trop confiante, trop pressée de conclure, l'inspectrice de l'affaire Kessler dont le nom seul, au commissariat, suffisait à faire baisser les voix. Elle avait appris à ne pas relever. Cette fois, elle faillit.

— Personne dans cet immeuble n'a pu me dire précisément à quelle heure il ou elle a vu Madame Rocher vivante pour la dernière fois, dit-elle à la place. Ni Ferrand, ni Berthier, ni la mère de famille du troisième. Ils décrivent tous la même gardienne discrète et gentille, avec les mêmes mots, presque les mêmes phrases. Ça ne vous paraît pas curieux ?

— Ça me paraît normal. Un petit immeuble, les gens se copient les uns les autres sans s'en rendre compte, surtout quand ils sont secoués. C'est de la psychologie de base, Verrier, pas de la dissimulation.

— Et le nettoyage de la cage d'escalier avant mon arrivée ?

Lanvier soupira, posa deux doigts sur la chemise cartonnée comme pour la récupérer, se ravisa.

— Ils ont voulu épargner les enfants la vue du sang. C'est moche, ce n'est pas un crime. Écoutez-moi. Le procureur veut un classement propre cette semaine, la copropriété fait pression pour que ça ne traîne pas, l'image du quartier, tout ça. Vous rédigez vos conclusions, accident domestique, on referme.

— Et si ce n'est pas un accident ?

— Alors vous me trouvez une preuve. Une vraie. Pas une intuition, Verrier.

On ne peut plus se permettre une intuition de votre part, vous le savez très bien.

Il n'avait pas haussé la voix. Il n'en avait pas besoin. Il reprit la chemise cartonnée, la glissa de nouveau sous son bras, et sortit sans refermer la porte, comme s'il laissait volontairement la question ouverte derrière lui. La phrase resta suspendue dans le petit bureau bien après qu'il fut reparti, et Odile la laissa faire son chemin, comme une pierre qu'on avale et qu'on sent descendre.

Elle attendit que le couloir se vide. Un agent passa deux fois devant sa porte sans entrer, la troisième fois il jeta un œil furtif à l'intérieur avant de continuer son chemin. Personne, ici, ne venait s'attarder dans son bureau. Elle referma la porte elle-même, presque doucement, et se remit au travail.

Le soir venu, elle resta seule. Les néons du commissariat bourdonnaient, faibles, au-dessus des tables désertées. Elle avait déplié sur son bureau le plan de l'immeuble récupéré à la mairie du 4e, un vieux document jauni indiquant les six étages, l'escalier A et l'escalier B, la cour centrale avec ses trois puits marqués d'un simple cercle. À côté, elle avait aligné ses notes d'entretiens, feuille par feuille, dans l'ordre où elle avait interrogé les habitants. Le papier du plan, trop sec, se recourbait aux angles ; elle posa dessus une tasse vide pour l'empêcher de se refermer.

Elle prit un stylo et commença à noter, en marge de chaque témoignage, la dernière heure mentionnée où la personne prétendait avoir vu ou entendu Rocher vivante.

Berthier : n'avait pas précisé, avait parlé du courrier trié la veille au matin, rien sur le soir. Elle se souvint de sa veste de velours élimée, de la façon dont il avait détourné les yeux vers la fenêtre en évoquant le tri méticuleux des lettres, comme si le geste lui suffisait à clore le sujet.

La mère de famille du troisième, une certaine Madame Icard : avait mentionné avoir croisé la gardienne « en fin de journée », sans heure exacte, l'air pressée de passer à autre chose, un enfant accroché à sa jupe pendant tout l'entretien.

Weiss : rien du tout, une phrase vague sur « le rythme habituel de l'immeuble », comme s'il récitait un communiqué appris par cœur, les mains jointes sur la table basse de son salon.

Ferrand : la plus précise en apparence, presque trop précise, une heure de coucher donnée sans hésitation, vingt-deux heures trente, suivie d'un luxe de détails sur les lumières éteintes derrière les rideaux. Trop de détails pour

quelqu'un qui affirmait ne rien avoir remarqué de particulier ce soir-là. Odile revoyait le gilet boutonné jusqu'au cou, les mains posées à plat sur les genoux, cette immobilité qui n'était pas de la sérénité mais quelque chose de répété à l'avance.

Elle posa son stylo. Sur le plan, elle traça un petit cercle autour de l'escalier B, puis un autre autour de la loge, au rez-de-chaussée. Entre les deux, une dizaine de mètres à peine. Assez court pour que n'importe qui, depuis sa fenêtre, ait pu voir quelque chose. Assez court, aussi, pour que le silence collectif ne tienne que si chacun avait accepté, d'une manière ou d'une autre, de ne rien avoir vu.

Elle repensa à la silhouette entrevue au deuxième étage le matin de la découverte, disparue derrière un rideau avant qu'elle ait pu distinguer un visage. Personne, depuis, n'avait revendiqué cette fenêtre. Elle chercha sur le plan l'appartement correspondant, compta les fenêtres depuis l'angle de la cour, et nota le numéro d'un trait ferme, sans certitude encore, juste pour ne pas l'oublier.

Elle rangea ses feuilles dans l'ordre inverse de leur importance apparente, glissa le dossier Rocher dans son sac, et éteignit la lampe de son bureau. Dans le couloir vide, ses pas résonnèrent plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. Lanvier voulait une preuve. Elle n'en avait pas encore. Mais elle savait, en refermant la porte du commissariat sur la nuit tiède de mars, qu'elle n'écrirait pas le mot accident avant d'avoir compris pourquoi tant de gens, dans cet immeuble, avaient choisi de ne rien préciser.

Les caves communicantes

Monsieur Delonge tenait le trousseau des caves comme on tient quelque chose de brûlant, en le passant d'une main à l'autre avant de le lui remettre.

— Il en manque, dit-il. Enfin, je crois. Certaines clés sont anciennes, personne ne sait plus très bien à quoi elles correspondent.

— Depuis combien de temps êtes-vous syndic ?

— Huit ans. Mais le trousseau, lui, c'est madame Rocher qui s'en occupait. C'était son domaine, les caves. Elle disait toujours qu'elle connaissait cet immeuble mieux que quiconque.

Il avait dit cela avec une gêne visible, comme si la phrase, une fois prononcée, révélait quelque chose qu'il n'avait pas voulu révéler. Odile nota le détail sans commentaire.

— Vous n'avez jamais eu besoin d'y descendre vous-même ?

— Deux fois. Pour une fuite d'eau, en 2019. Madame Rocher m'a accompagné les deux fois. Elle savait quelle clé allait où, moi je me contentais de tenir la lampe.

Il regarda le trousseau une dernière fois avant de le lâcher tout à fait, comme s'il espérait encore qu'elle change d'avis.

— Vous voulez que je vous accompagne ?

— Non. Ça ira.

Elle vit son soulagement passer sur son visage avant qu'il ait pu le retenir, et elle descendit seule, sa lampe torche à la main, laissant Delonge remonter vers son bureau d'un pas plus vif qu'à l'ordinaire.

L'escalier vers les sous-sols partait d'un renforcement derrière la loge, une porte basse qu'on aurait pu prendre pour un placard si elle n'avait été

verrouillée. L'air, en bas, changeait tout de suite : plus froid, plus lourd, chargé d'une odeur de pierre mouillée et de bois pourrissant. Un couloir étroit desservait une dizaine de portes numérotées, chacune correspondant à un appartement, chacune fermée par un cadenas différent, comme si chaque famille avait, au fil des décennies, choisi sa propre manière de se protéger des autres.

Elle s'arrêta un instant devant cette rangée de cadenas dépareillés. Certains dataient visiblement d'avant-guerre, rongés de rouille, d'autres brillaient encore, neufs, disproportionnés pour des portes aussi vermoulues. Un immeuble qui changeait ses serrures sans jamais changer ses portes.

Elle essaya les clés une à une sur la cave numéro trois, celle associée à la loge de Rocher selon le registre que Delonge lui avait indiqué. La première clé ne rentrait pas. La deuxième tournait dans le vide. La troisième résista, buta, puis céda d'un coup sec qui lui fit perdre l'équilibre contre le montant de la porte.

La porte grinça longuement avant de s'ouvrir sur un espace exigu encombré de cartons effondrés, d'un vélo d'enfant rouillé, d'étagères métalliques chargées de pots de peinture séchée. Une odeur de moisi plus dense qu'ailleurs, comme si l'air ici n'avait pas circulé depuis des années.

Rien, à première vue, qui sortît de l'ordinaire.

Elle balaya les murs de sa lampe, lentement, cave après recoin. Le fond de la cave semblait clos par une cloison de parpaings mal jointoyés, plus récente que le reste, la chaux encore claire par endroits, presque blanche là où le reste des murs virait au gris sale. Elle s'approcha, posa la main sur la surface froide, et sentit sous ses doigts un jeu, une légère mobilité là où la cloison rejoignait l'étagère métallique fixée juste à côté.

Elle poussa l'étagère du plat de la main. Rien ne bougea. Elle poussa plus fort, en s'arc-boutant, et l'étagère céda d'un coup, glissant plus facilement qu'elle n'aurait dû, sur des roulettes dissimulées sous la poussière. Le bruit métallique résonna dans le silence du sous-sol, un raclement long qui parut à Odile beaucoup plus fort qu'il ne l'était sans doute réellement.

Derrière l'étagère : non pas un mur plein mais un passage étroit, taillé à même une ancienne ouverture entre deux caves, refermé un temps puis rouvert, à en juger par les traces d'outils récentes sur la pierre. Des éclats blancs au sol, de la poussière de plâtre qui n'avait pas eu le temps de noircir.

Odile resta un instant immobile, la lampe braquée dans le noir du passage. Elle écouta. Aucun bruit, sinon celui de sa propre respiration renvoyée par

les murs.

Elle avança, tête baissée, l'épaule frôlant la pierre humide de part et d'autre.

De l'autre côté, la cave suivante portait le numéro sept sur sa porte, côté couloir, mais on pouvait y accéder sans jamais emprunter ce couloir. Un système simple et efficace : n'importe qui pouvait passer d'une cave à l'autre, à condition de connaître l'existence du passage, sans que personne d'autre dans l'immeuble n'en soit jamais témoin. Elle pensa à la fenêtre du deuxième étage, à la silhouette disparue, aux dépositions trop lisses des voisins. Un immeuble pouvait donc se parler sans se montrer.

Elle poursuivit son exploration, cave après cave, comptant les passages dissimulés qu'elle découvrait à chaque nouvelle étagère suspecte. La deuxième, elle la trouva presque par réflexe, en cherchant d'instinct le même défaut d'alignement au sol, la même poussière trop fraîche autour des roulettes. La troisième lui demanda davantage de patience, cachée derrière une pile de chaises empilées qu'elle dut déplacer une à une, en silence, l'oreille tendue vers l'escalier.

Trois passages en tout, reliant six caves différentes sur les dix que comptait le sous-sol, formant un réseau discret sous les appartements des étages supérieurs. Elle nota les numéros sur son carnet, en regard des noms des propriétaires actuels qu'elle avait déjà croisés en surface : Ferrand, Weiss, une cave portant encore l'ancien nom Fabre à moitié effacé sur une étiquette de carton, malgré la mention plus récente Aubertin peinte par-dessus, d'une teinte légèrement différente du reste du panneau.

Le nom Fabre l'arrêta.

Elle s'accroupit devant l'étiquette, gratta légèrement la peinture récente du bout de l'ongle. Un copeau se détacha, minuscule, révélant une lettre, puis une autre, sans qu'elle parvienne à en faire disparaître davantage. Le mot restait là, sous la surface, comme tant de choses dans cet immeuble semblaient l'être.

C'est en fouillant plus loin dans cette même cave, derrière un amas de meubles démontés recouverts d'un drap gris rongé aux coins, qu'elle trouva la caisse. En bois, fermée par deux loquets rouillés. Elle tira dessus, sentit le métal céder par petites secousses, puis les loquets s'ouvrirent d'un coup sans qu'elle ait forcé davantage.

À l'intérieur, des registres de copropriété reliés en carton bouilli, les tranches marquées d'années à l'encre passée, presque illisible pour les plus

anciennes. Elle en sortit un, s'assit à même le sol froid, l'ouvrit sur ses genoux, feuilleta les comptes rendus d'assemblées générales tenus d'une écriture serrée, minutes après minutes, sur plusieurs décennies. Des mentions de ravalement de façade, de plaintes contre des fuites, de conflits pour une place de vélo.

Elle trouva le registre correspondant à l'année qui l'intéressait presque par hasard, en remontant la pile par ordre chronologique, du plus récent au plus ancien. Vingt-deux ans en arrière. Elle l'ouvrit avec précaution, le papier cassant sous ses doigts comme une feuille séchée entre les pages d'un livre.

Il manquait des pages.

Pas arrachées avec négligence : découpées proprement au niveau de la reliure, avec ce qui devait être un cutter ou une lame fine, laissant un talon net entre deux feuilles intactes. Elle passa le doigt sur ce talon, sentit le tranchant régulier, presque chirurgical. Six pages absentes d'affilée, en plein milieu du registre, à un endroit où, d'après la numérotation manuscrite conservée en marge, devait se trouver le compte rendu d'une assemblée générale extraordinaire tenue en mai, cette année-là.

Elle relut deux fois la mention manuscrite juste avant la coupure — assemblée extraordinaire convoquée le 14 mai, ordre du jour joint — sans qu'aucune trace de cet ordre du jour ne subsiste nulle part dans le registre.

Odile referma le registre lentement.

Quelqu'un, un jour, avait jugé nécessaire de faire disparaître exactement ce qui s'était dit à propos de quelque chose survenu au printemps de cette année précise. Elle pensa au mot Fabre à moitié gratté sur l'étiquette de carton, à l'ancienneté de Rocher dans l'immeuble, à ce chiffre de vingt ans qui revenait, presque à l'identique, dans deux endroits différents de son enquête sans qu'elle sache encore comment les relier.

Elle remit le registre dans la caisse, referma les loquets tant bien que mal, un des deux ne tenant plus qu'à moitié, et emporta la caisse entière plutôt que de risquer d'oublier un détail en la laissant sur place. Elle pesait plus lourd qu'elle ne l'aurait cru, et lui rentrait dans les côtes à chaque pas.

En remontant vers le couloir principal, elle repoussa l'étagère à sa position d'origine d'un coup d'épaule, effaçant du mieux qu'elle pouvait les traces de son passage, non par prudence excessive mais parce qu'elle voulait, pour l'instant, garder pour elle seule ce qu'elle venait de découvrir.

Dans l'escalier étroit qui remontait vers le rez-de-chaussée, elle croisa Camille Aubertin, un carton de bouteilles vides dans les bras, qui s'arrêta net

en la voyant surgir de la porte des caves. Le carton tinta légèrement contre sa hanche.

— Vous cherchiez quelque chose ? demanda la jeune femme, la voix trop égale pour être tout à fait naturelle.

— Une réponse, dit Odile. Vous, vous descendez souvent ?

— Jamais avant cette année. J'ai emménagé il y a cinq ans, mais je n'avais jamais eu besoin d'aller aux caves.

— Et depuis un an ?

Camille Aubertin resserra ses bras autour du carton, chercha une réponse, et n'en trouva apparemment pas d'assez simple. Elle regarda un instant la caisse qu'Odile portait, puis détourna les yeux vers les marches derrière elle.

— Depuis un an, dit-elle enfin, j'ai des raisons personnelles.

— Lesquelles ?

— Des raisons de famille. Rien qui concerne madame Rocher.

Elle passa devant Odile sans rien ajouter, remontant vers la cour d'un pas rapide, laissant l'inspectrice seule au pied de l'escalier avec, entre les mains, une caisse de vieux papiers et la certitude que l'immeuble tout entier reposait sur davantage de passages cachés que ceux qu'elle venait de découvrir dans la pierre.

Vingt ans, un accident

Les archives de la mairie du 4e occupaient un demi-sous-sol, rue Elzévir, derrière une porte que la plupart des habitants du quartier ignoraient. On y accédait par un couloir carrelé de blanc, sous des néons qui bourdonnaient un ton trop bas. Odile avait pris rendez-vous la veille, sans en parler à Lanvier.

Elle avait dû sonner deux fois. Un signal électrique avait grésillé quelque part derrière la porte métallique, puis un cliquetis de serrure, long, comme si le mécanisme lui-même hésitait à s'ouvrir aux visiteurs.

L'employée qui la reçut s'appelait madame Pruvot. Elle devait avoir soixante-dix ans passés, encore en poste on ne savait par quel miracle administratif, et connaissait les rayonnages comme d'autres connaissent leur salon.

— Vous cherchez quoi exactement, mademoiselle l'inspectrice ?

— Une main courante. Un incident dans une cour du Marais, il y a une vingtaine d'années. Un accident.

Madame Pruvot avait retiré ses lunettes pour les essuyer sur sa blouse grise, un geste lent, presque cérémonieux. Elle avait pris le temps de les rechausser avant de répondre, comme si la question méritait qu'on la regarde deux fois.

— Vous savez combien il s'en produit, des accidents, dans ce quartier ? Des gens qui tombent dans leur cave, qui se coincent les doigts dans une porte cochère. On note tout. Après, ça dort.

Elle avait quand même conduit Odile jusqu'à une allée du fond, entre deux étagères métalliques chargées de classeurs à sangles. Les dates étaient inscrites au marqueur sur des étiquettes jaunies, une écriture d'une autre époque, appliquée et penchée. L'air y sentait le carton humide et la poussière

de papier, une odeur qu'Odile reconnaissait de tous les sous-sols administratifs de Paris, toujours la même, comme si la ville entière archivait ses secrets dans le même silo.

— Vous cherchez quelle année précisément ?

— Je ne sais pas encore. Un homme tombé dans un puits condamné. Il y a une vingtaine d'années.

Madame Pruvot avait passé un doigt sur les tranches des classeurs, comptant à voix basse, puis en avait tiré un, épais, relié d'une sangle élastiquée qui avait perdu toute élasticité.

— On commence par là. Si ce n'est pas la bonne année, on décale.

Il avait fallu près d'une heure. Odile avait feuilleté des dizaines de rapports sans intérêt — un scooter volé rue des Rosiers, une fuite d'eau, une dispute de voisinage qui avait mal tourné entre deux commerçants. Certaines fiches étaient à peine lisibles, l'encre du ruban de machine à écrire ayant pâli au fil des décennies. Madame Pruvot, assise sur un tabouret à côté d'elle, feuilletait un magazine sans vraiment le lire, relevant la tête à chaque fois qu'Odile marquait une pause plus longue sur une page.

Puis elle était tombée sur la date. Mai, vingt-deux ans plus tôt.

La fiche tenait sur une demi-page, tapée à la machine, avec des ratures corrigées au blanc. Chute d'un homme dans un puits condamné, cour intérieure, immeuble du 4^e arrondissement. Blessures graves, hospitalisation, pas de décès. Un nom apparaissait deux fois dans le texte : Armand Fabre, désigné comme responsable présumé de la mise à découvert du puits, négligence ayant entraîné la chute d'un tiers.

Odile avait relu deux fois la phrase suivante. La victime de la chute n'était pas nommée. Seulement décrite comme un habitant de l'immeuble, sexe masculin, quarante et un ans à l'époque des faits.

— Vous vous souvenez de cette affaire ? avait-elle demandé en tendant la fiche à madame Pruvot.

La vieille femme avait chaussé ses lunettes, penché la tête, et son visage s'était modifié imperceptiblement, une contraction légère autour des yeux. Elle avait posé son magazine sur ses genoux, et Odile avait remarqué que ses mains, en tenant la fiche, ne tremblaient pas, mais la serraient un peu plus fort qu'il n'était nécessaire.

— Fabre. Oui, ça me revient. Un vague scandale, à l'époque. On avait retiré une plaque de fonte pour des travaux, et personne ne l'avait remise correctement. Un homme est tombé.

— Il est mort ?

— Non. Il s'en est sorti, mais mal. La colonne, je crois, ou la hanche. Il a boité le reste de sa vie, si mes souvenirs sont bons. Et Fabre, on l'a chargé, lui, alors que ce n'était même pas certain que ce soit lui qui ait ôté la plaque.

— Pourquoi lui, alors ?

Madame Pruvot avait haussé les épaules, un geste économe, celui de quelqu'un qui avait vu trop d'affaires classées pour s'étonner encore.

— Parce qu'il fallait un responsable. Et que Fabre n'avait personne pour le défendre. Pas de famille dans l'immeuble, pas d'avocat. Il travaillait comme homme à tout faire pour la copropriété, un peu de tout, la peinture, la plomberie. Après l'accident, on ne l'a plus revu. Il a quitté le quartier.

— Vous savez ce qu'il est devenu ?

— Aucune idée. Ces gens-là disparaissent. On ne les retrouve jamais dans nos archives, sauf s'ils commettent une autre bêtise.

Elle avait refermé le classeur d'un geste net, comme pour couper court, et l'avait reposé sur son rayonnage avec une précision presque religieuse, à l'exact endroit d'où elle l'avait tiré.

Odile avait demandé une copie de la fiche. Madame Pruvot avait hésité, évoqué une procédure, feuilleté un registre de demandes qu'elle tenait à jour depuis apparemment des années, puis avait cédé en soupirant, comme si la curiosité d'une inspectrice valait bien qu'on plie une règle administrative.

— Vous me signez le registre, quand même.

Odile avait signé. La photocopieuse, au fond du couloir, avait mis un temps interminable à chauffer, un ronronnement mécanique qui semblait appartenir au même âge que les classeurs.

En sortant, dans la rue étroite où la lumière de fin d'après-midi tombait en biais entre les façades, Odile avait relu la fiche une troisième fois. Un homme tombé. Un responsable désigné. Une disparition. Et au milieu, sans nom, la victime dont personne, en vingt-deux ans, n'avait apparemment cherché à savoir ce qu'elle était devenue.

Elle avait repensé au tiroir fermé de la loge de Rocher.

Elle était retournée directement dans la cour du Marais. Le porche, sous le soleil bas, projetait une ombre nette sur les pavés. Une odeur de linge propre montait d'une fenêtre ouverte au troisième étage, et quelque part un poste de radio diffusait, très bas, une chanson qu'elle ne reconnaissait pas.

Solange Ferrand arrosait ses jardinières sur le rebord de sa fenêtre du rez-de-chaussée, gilet boutonné jusqu'au cou malgré la chaleur. Elle avait vu

Odile approcher et avait posé son arrosoir avec la lenteur de quelqu'un qui compose son visage avant de le montrer.

— Encore vous, inspectrice.

— J'ai une question. Un nom. Armand Fabre.

Le changement avait été si net qu'Odile avait failli reculer d'un pas. Les mains de Solange Ferrand s'étaient immobilisées sur le rebord de pierre, une géranium coupée à mi-tige suspendue entre ses doigts. Sa bouche s'était pincée, une ligne fine, presque blanche.

— Je ne connais pas ce nom.

— Vous êtes ici depuis 1983, madame Ferrand. Fabre travaillait dans cet immeuble il y a vingt-deux ans.

— Je ne connais pas ce nom, avait-elle répété, plus bas, presque un murmure.

— Un homme est tombé dans un des puits de cette cour, la même année. Fabre a été accusé, puis il a disparu. Vous n'étiez pas là ?

Solange Ferrand avait ramassé son arrosoir, l'avait reposé, puis ressaisi, comme si ses mains cherchaient une occupation pour ne pas rester vides devant Odile. Ses doigts tremblaient légèrement sur l'anse.

— Je ne me souviens de rien de tout ça. C'était il y a très longtemps.

— Vous vous souveniez pourtant très bien de l'heure exacte où vous aviez vu madame Rocher, la nuit de sa mort. À la minute près.

Le silence qui avait suivi n'était pas celui d'une femme qui cherche ses mots. C'était celui d'une femme qui refuse de les prononcer. Solange Ferrand avait tourné le dos, était rentrée chez elle sans un mot de plus, et la fenêtre s'était refermée avec un claquement sec qui avait résonné dans toute la cour.

Odile était restée seule un moment, entre les trois plaques de fonte, à écouter le silence retombé sur les façades. Un pigeon avait traversé la cour en frôlant les pavés, puis s'était posé sur le rebord d'un des puits condamnés, indifférent à ce qui venait de s'y jouer. Quelque part au-dessus d'elle, un volet s'était ouvert, puis refermé aussitôt. Elle n'avait pas cherché à savoir qui l'observait cette fois.

Elle avait sorti son carnet et noté, en lettres capitales soulignées deux fois : FABRE. Puis, dessous, plus petit : qui protège qui, et depuis quand.

En remontant vers le porche, elle avait croisé Berthier qui sortait sa poubelle, veste de velours élimée aux coudes. Il traînait le bac à roulettes sur les pavés disjoints, avec cette lenteur des gens qui ont fait le même geste des milliers de fois. Il l'avait saluée d'un signe de tête, et elle avait vu, dans ses

yeux, la même fermeture soudaine que chez Solange Ferrand, comme si le nom avait déjà traversé les murs avant même qu'elle ne l'ait prononcé devant lui.

Il n'avait rien dit. Il avait simplement accéléré le pas.

La comptabilité impossible

Le commissariat sentait le café refroidi et le papier humide. Odile avait étalé les relevés bancaires d'Yvonne Rocher sur son bureau, obtenus après une réquisition que Lanvier avait signée à contrecœur, en soufflant que ça ne servirait qu'à retarder un classement qui, de toute façon, finirait en accident.

Elle avait commencé par les douze derniers mois. Un salaire de gardienne, modeste, versé le premier de chaque mois par le syndic. Rien d'étonnant à ce niveau. Puis, en dessous, une autre ligne, régulière elle aussi, mais d'un montant qui ne correspondait à aucune fiche de paie : trois cents euros, tantôt de la part d'un compte au nom de S. Ferrand, tantôt d'un compte associatif intitulé Amicale des copropriétaires — travaux communs.

Elle avait posé une règle métallique sous chaque ligne pour ne pas perdre le fil dans la colonne serrée des chiffres. Le papier de la banque était fin, presque translucide sous la lampe du bureau, et les montants imprimés en gris pâle s'effaçaient déjà par endroits.

Elle avait remonté les relevés sur cinq ans, feuille après feuille, en tapotant chaque date d'un trait de crayon avant de la reporter sur une page blanche. Les versements ne variaient presque jamais. Trois cents euros de Ferrand, quatre cents de l'association, parfois un virement isolé de deux cents euros signé simplement M. Weiss.

Elle avait fait le total sur une feuille à part, en colonnes, en vérifiant deux fois l'addition parce que le chiffre lui paraissait trop rond pour être honnête. Le résultat n'avait pas bougé. Plus de quarante mille euros accumulés en cinq ans, sur un compte d'épargne que la gardienne n'aurait jamais dû pouvoir alimenter avec son seul salaire.

— Ça ne tient pas, avait-elle dit à voix haute, seule dans le bureau.

Sa voix avait résonné plus fort qu'elle ne l'aurait voulu dans la pièce vide. Elle avait relevé la tête et vu Lanvier passer dans le couloir, une chemise cartonnée sous le bras. Elle l'avait appelé.

— Patron, j'ai quelque chose sur les comptes de la victime.

Il s'était arrêté sur le seuil, sans entrer complètement, un pied encore dans le couloir, comme s'il calculait déjà le temps que ça allait lui coûter.

— Verrier, on a déjà le rapport du légiste. Chute dans l'escalier, traumatisme crânien compatible avec une glissade. Rien d'autre.

— Elle recevait de l'argent chaque mois, depuis des années, de plusieurs voisins. Déguisé en dons.

— Des voisins reconnaissants. Une gardienne appréciée, ça arrive.

— Quarante mille euros en cinq ans, patron. Ce n'est pas de la reconnaissance, c'est un salaire parallèle.

Lanvier avait soupiré, le genre de soupir qu'il réservait à elle seule depuis son arrivée, un soupir qui contenait Kessler, la mutation, tout ce qu'il n'avait jamais dit clairement mais qu'il laissait toujours affleurer. Il avait fait un pas dans le bureau, posé la chemise cartonnée sur le coin de la table, puis l'avait reprise aussitôt, comme s'il refusait de s'installer dans la conversation.

— Vous avez jusqu'à vendredi pour boucler ça en accident, Verrier. Le juge d'instruction ne va pas nous suivre sur une théorie de chantage sans le moindre élément matériel.

— Je vais chercher l'élément matériel.

— Vendredi.

Il était reparti sans répondre davantage, ses pas s'éloignant dans le couloir avec cette régularité un peu sèche qu'elle avait fini par reconnaître entre mille. Elle avait regardé le couloir vide un moment, puis était retournée aux colonnes de chiffres.

Elle avait décidé de commencer par Weiss. Le trésorier de la copropriété tenait un cabinet de comptable au rez-de-chaussée d'un immeuble voisin, rue de Sévigné, une petite pièce encombrée de dossiers suspendus et d'une odeur de tabac froid malgré l'interdiction affichée sur la porte, écrite en lettres rouges à moitié décollées.

Il l'avait reçue debout, comme pour signifier que l'entretien serait bref. Sur son bureau, une calculatrice mécanique cohabitait avec un ordinateur allumé dont l'écran affichait un tableur figé. Il n'avait pas éteint l'écran, mais il s'était placé légèrement de biais, pour le masquer sans en avoir l'air.

— J'ai des questions sur des virements que vous avez effectués à madame Rocher.

Le visage de Weiss s'était vidé de couleur en une seconde, un blanchiment presque mécanique, et sa main avait cherché le dossier posé devant lui pour le refermer, un geste réflexe et inutile puisqu'il ne contenait rien qui la concernât.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Deux cents euros, à plusieurs reprises, sur les cinq dernières années. Toujours au même mois, à quelques jours près.

Il avait fini par s'asseoir, comme si ses jambes avaient renoncé avant lui. La chaise avait grincé sous son poids.

— C'était une cagnotte. Pour les travaux de la cour. Le ravalement, les pavés.

— Quels travaux, monsieur Weiss ? La cour n'a pas été ravalée depuis au moins dix ans. J'ai vérifié le registre des travaux votés en assemblée générale. Rien ne correspond à ces sommes, ni aux dates.

Il avait passé une main sur son crâne dégarni, un geste répété plusieurs fois, nerveux, comme s'il cherchait à effacer quelque chose qui n'était pas là.

— C'est compliqué.

— J'ai le temps.

Elle avait posé son carnet sur le coin du bureau, ouvert à une page vierge, sans écrire pour l'instant. Le silence avait duré assez longtemps pour que le tic-tac d'une horloge murale, qu'elle n'avait pas remarquée en entrant, devienne audible.

Weiss avait regardé la porte de son cabinet, comme s'il espérait qu'un client entre et le sauve de la conversation. Personne n'était venu. Dehors, un scooter avait pétaradé puis s'était tu.

— C'était une dette. Une dette de famille, en quelque sorte. Ça remonte à longtemps.

— Quelle dette ?

Il s'était repris presque aussitôt, le visage se refermant d'un coup, exactement comme celui de Solange Ferrand la veille. Ses doigts avaient tapoté deux fois le bord du bureau, un rythme précis, presque une habitude qu'il ne contrôlait pas.

— Non. J'ai mal formulé. C'était vraiment une cagnotte, une idée à moi, pour remercier madame Rocher de son dévouement. Vingt ans de service, ça se fête.

— Vous venez de dire dette de famille, monsieur Weiss.

— J'ai dit ça de travers. Je suis fatigué, inspectrice, j'ai une comptabilité à boucler pour vendredi.

Le mot vendredi était revenu, presque dans les mêmes termes que ceux de Lanvier, et elle avait noté la coïncidence sans y attacher plus d'importance que ça n'en méritait. Elle n'avait pas insisté davantage, sachant que le mur qui venait de se reconstruire ne céderait pas sous une pression directe. Elle avait remercié, rangé son carnet, et était sortie sans que Weiss ne se lève pour la raccompagner.

Elle avait marché jusqu'au bout de la rue avant de s'arrêter net devant la vitrine d'une boulangerie fermée, un rideau de fer à moitié baissé et un écriteau annonçant des travaux. Elle avait regardé son reflet fragmenté dans la vitrine sale sans vraiment le voir.

Dette de famille. Le mot avait quelque chose de plus lourd qu'un simple remerciement de voisinage. Elle avait ressorti son carnet, feuilleté jusqu'à la page où elle avait noté la date de l'accident du puits, vingt-deux ans plus tôt, mai, selon la fiche des archives.

Elle était retournée à son bureau, avait ressorti les relevés, étalé les feuilles côte à côte cette fois, et cette fois avait cherché non plus les montants mais les dates exactes de chaque versement, mois par mois, année par année, en surlignant chaque occurrence d'un trait jaune.

Le schéma lui avait sauté aux yeux avec une netteté presque insultante. Chaque année, sans exception depuis cinq ans au moins — les relevés plus anciens n'existaient plus, la banque ayant purgé ses archives au-delà — un versement groupé de Ferrand, Weiss, et un troisième compte au nom d'un certain P. Aubertin, tombait systématiquement dans la première quinzaine de mai.

Elle avait posé son stylo. Presque jour pour jour, chaque année, l'anniversaire de l'accident du puits.

Elle était restée un long moment immobile, à regarder les colonnes de chiffres comme on regarde une photographie qu'on vient de comprendre. Ce n'était pas une cagnotte de reconnaissance. C'était un tribut. Payé chaque printemps, depuis des années, par ceux qui savaient quelque chose sur ce qui était arrivé à Armand Fabre — ou sur ce qu'ils avaient laissé lui arriver.

Elle avait rangé les relevés dans une pochette, sans les montrer à Lanvier. Le mot chantage n'était encore écrit nulle part dans son rapport. Mais il tenait désormais, dans sa tête, la place d'une certitude qu'elle n'avait plus l'intention

de lâcher.

Ceux qui payaient

Odile a punaisé trois feuilles sur le mur de son bureau, à défaut de tableau. Sur chacune, un nom, une somme, une date. Ferrand : dix-huit mille euros sur cinq ans. Weiss : quatorze mille trois cents. Le compte associatif, celui qui l'intrigue le plus, parce qu'il porte un nom générique, Les Amis du Marais Solidaire, et qu'aucune association de ce nom n'apparaît au Journal officiel : neuf mille sept cents. Le tout convergeant, chaque année, dans les dix ou quinze premiers jours de mai.

Elle a ajouté une quatrième feuille hier soir, en rentrant. P. Aubertin. Deux virements seulement, mais récents, les deux derniers exercices. Huit cents euros, puis mille deux cents. Une progression. Comme si la dette augmentait avec le temps.

— Vous êtes déjà là, dit Lanvier depuis l'embrasure, une tasse de café à la main. Il est huit heures dix.

— J'avais du sommeil en retard à rattraper, mon commissaire.

Il regarde le mur, les feuilles, les flèches qu'elle a tracées au feutre entre les noms et les dates. Il ne dit rien sur les flèches. Il boit une gorgée, grimace, comme si le café était froid depuis longtemps.

— Vendredi, Verrier.

— Je sais compter les jours.

Il s'en va sans insister, et c'est pire que s'il avait insisté. Odile referme la porte du bureau et compose le numéro de Weiss, celui du fixe, pas le portable — elle a remarqué qu'il décroche le fixe plus vite, comme s'il craignait de laisser sonner chez lui trop longtemps devant une femme qui n'existe plus dans l'appartement depuis le divorce.

Weiss habite au quatrième, côté cour, un trois-pièces qu'il occupe seul. Il ouvre en bras de chemise, une odeur de café brûlé derrière lui, et la fait entrer dans un salon où les meubles semblent avoir été choisis pour ne déranger personne : beiges, discrets, sans caractère. Sur la table basse, un journal plié à la page des mots croisés, à moitié rempli. Il le pousse du plat de la main, comme s'il fallait cacher quelque chose de plus intime qu'une grille de mots croisés.

— Je vous ai déjà tout dit, inspectrice.

— Vous m'avez dit une cagnotte travaux qui n'existe dans aucun compte de la copropriété. J'ai vérifié auprès du syndic. Monsieur Delonge n'a jamais entendu parler d'une collecte pour la toiture.

Il s'assoit lourdement, les mains sur les genoux, et pendant un instant Odile croit qu'il va se lever à nouveau, remettre la théière sur le feu, proposer un café qu'elle refusera — les gestes qu'on fait pour gagner du temps sans le dire. Il ne se lève pas. Il regarde ses mains.

— C'était une dette de famille, finit-il par lâcher, la voix plus basse. Une histoire ancienne. Mon père.

— Votre père habitait déjà l'immeuble ?

— Il y est mort. En quatre-vingt-dix-huit. Dans l'appartement où je vis maintenant, dans la chambre du fond. On n'a même pas changé le papier peint.

— Vingt-deux ans avant Rocher, ça nous mène à peu près à l'époque de l'accident du puits, monsieur Weiss.

Le silence qui suit dure assez longtemps pour qu'Odile compte, dans sa tête, jusqu'à sept. Elle a appris ça à l'école de police : ne jamais combler le silence de l'autre, c'est lui qu'on veut entendre, pas soi-même. Weiss fixe la fenêtre, où l'on devine, en contrebas, un angle de la cour et le rebord d'un des puits.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-il enfin, et la phrase sonne comme une porte qu'on referme trop vite, mal huilée, qui grince en claquant. C'était une cagnotte pour les travaux de la toiture. Mme Rocher gérait ça pour nous, on lui faisait confiance, c'était plus simple.

— Vous venez de me dire une dette de famille.

— J'ai mal formulé.

— On ne confond pas une toiture et une dette de famille, monsieur Weiss. Ce sont deux phrases qui ne viennent pas du même endroit.

Il ne répond pas. Ses doigts pianotent sur le genou, un rythme irrégulier,

nerveux, qu'il interrompt d'un coup en s'apercevant qu'elle le regarde.

Odile note dans son carnet, sans le cacher, la phrase entre guillemets et l'heure. Weiss regarde le carnet comme s'il pouvait, par la seule force du regard, en effacer le contenu.

— Je repasserai, dit-elle en se levant. Réfléchissez à ce que vous préférez formuler la prochaine fois.

Il ne la raccompagne pas jusqu'à la porte. Elle l'entend, en refermant, se laisser retomber sur le canapé avec un bruit sourd, comme un homme qui vient de poser un sac trop lourd.

Dans l'escalier, elle croise Berthier qui monte avec un cabas, souffle court, et qui la salue d'un signe de tête sans phrase — la première fois, remarque-t-elle, qu'il ne lui sert pas une phrase toute faite sur Rocher. Il s'arrête un instant sur le palier du troisième, pose le cabas, reprend son souffle, et repart sans un mot de plus, sans même le sourire un peu figé qu'il lui offrait jusque-là. Peut-être que le mot dette a déjà commencé à circuler entre les étages, par les tuyaux, par les murs fins, par tout ce qui dans cet immeuble semble transporter l'information plus vite que n'importe quel téléphone.

Le dossier des Aubertin l'attend au commissariat, sorti la veille grâce à une amie du service des hypothèques qui lui doit un service ancien. Odile étale les pages sur son bureau, à côté des feuilles punaisées, et retrouve la même écriture serrée des actes notariés, les mêmes tampons administratifs qu'elle a appris à lire vite pendant ses années de stage. L'appartement du deuxième étage, celui d'où la silhouette avait disparu le matin de la découverte du corps, a changé de mains cinq ans plus tôt. Prix de vente : cent quatre-vingt-dix mille euros. Odile a fait estimer, par la même amie, la valeur du bien à l'époque : entre trois cent dix et trois cent quarante mille.

Un rabais de presque quarante pour cent ne s'explique pas par l'état du marché. Elle vérifie deux fois le chiffre, refait le calcul au dos de son carnet, comme si l'écart allait se résorber à la troisième soustraction.

L'intermédiaire qui a mené la transaction s'appelle une agence aujourd'hui disparue, Immo-Marais Conseil, dont le gérant unique portait le nom d'Yvonne Rocher comme mandataire de vente pour le compte du précédent propriétaire — un certain monsieur Salaün, décédé sans héritier connu, dont le bien était géré en indivision par le syndic.

Odile relit trois fois la ligne. Rocher n'était pas seulement gardienne. Elle avait, l'espace d'une transaction, endossé un rôle qui n'était pas le sien, dans une agence qui n'a laissé aucune autre trace d'activité avant ni après.

— Vous avez trouvé quelque chose, dit une voix derrière elle.

Elle sursaute, referme le dossier d'un geste trop rapide. C'est Camille Aubertin, dans le couloir du commissariat, un dossier de banque à la main, la mine de quelqu'un qui n'a pas beaucoup dormi.

— Vous n'êtes pas censée être là, dit Odile.

— Le planton m'a laissée passer, j'ai dit que j'apportais un complément à ma déposition. Vous vouliez me parler de mon appartement.

— Comment savez-vous ça ?

Camille hausse les épaules, un geste qui se veut désinvolte et ne l'est pas. Elle serre le dossier de banque un peu plus fort contre elle, comme un bouclier trop petit pour la couvrir en entier.

— Parce que c'est la seule chose bizarre dans notre dossier. On l'a eu pour rien, cet appartement. Michel — mon mari, pas mon oncle, pardon, je m'embrouille toujours avec les mots de famille depuis que j'ai emménagé dans cet immeuble — Michel dit qu'on a eu de la chance. Moi je n'ai jamais cru à la chance.

— Vous saviez, en achetant, que Rocher était liée à la vente ?

— Je ne savais rien du tout à l'époque. Je n'habitais pas encore là.

— Et depuis un an, vous fréquentez les caves pour des raisons personnelles.

Camille détourne le regard, fixe un point du couloir, un extincteur rouge accroché au mur, comme si l'objet méritait soudain son attention entière. Un policier en uniforme passe entre elles avec une pile de dossiers, et le silence attend qu'il s'éloigne pour reprendre.

— Je vous ai déjà dit que ça ne regardait pas l'enquête.

— Vous êtes en train de m'expliquer que vous avez racheté à moitié prix un appartement dans un immeuble où une femme faisait chanter des voisins pendant vingt ans, et vous voudriez que je croie que c'est une coïncidence.

— Je n'ai jamais dit que c'était une coïncidence.

Elle s'en va sans ajouter un mot, le dossier de banque toujours serré contre elle, le pas un peu trop rapide pour quelqu'un qui n'a rien à cacher. Odile la regarde disparaître au bout du couloir avec la sensation précise que Camille Aubertin sait quelque chose qu'elle ne dira pas encore — pas par loyauté envers le système, mais parce qu'elle a, elle aussi, ses propres comptes à régler avec cet immeuble, et qu'elle n'a pas fini de les régler seule.

L'homme du puits

Le foyer s'appelle Résidence Sociale Les Tilleuls, à Bagnolet, un bâtiment des années soixante-dix aux fenêtres étroites, coincé entre une station-service et un terrain vague grillagé. Odile a mis deux jours à le localiser, en remontant les dossiers de suivi social auprès d'un service qu'elle ne connaissait pas encore, celui des personnes vulnérables sans domicile fixe rattachées à un secteur.

Elle a d'abord frappé à la mauvaise porte, un bureau au rez-de-chaussée où un homme en survêtement lui a expliqué, sans lever les yeux d'un dossier, qu'elle devait s'adresser à l'accueil du bâtiment B, de l'autre côté du parking. Le parking est vide à cette heure, à part une camionnette de livraison de repas dont le moteur tourne au ralenti. Odile marche entre les cases peintes au sol, effacées par endroits, et pense qu'elle n'a jamais mis les pieds dans un foyer de ce genre, que rien dans sa formation ne l'y a préparée.

Le nom d'Armand Fabre figure dans les dossiers du service depuis dix-huit ans, avec une mention manuscrite en marge de la fiche administrative : orientation d'urgence, difficultés d'insertion consécutives à un traumatisme non précisé. Personne n'a jamais complété cette ligne. Odile l'a relue trois fois avant de partir, en se demandant quel mot on avait choisi de ne pas écrire.

La directrice du foyer, madame Karoubi, la reçoit dans un bureau exigu qui sent le carton et le désinfectant, entre deux réunions dont elle ne cesse de consulter l'heure sur son téléphone posé face contre la table. Un radiateur électrique ronronne sous la fenêtre, allumé malgré la saison. Sur l'étagère derrière elle, des classeurs identiques s'alignent par années, du sol au plafond, et Odile se dit que quelque part dans cette pièce dort la mémoire de dizaines

de vies dont personne d'autre ne tient le compte.

— Vous êtes la première à venir demander après lui depuis sa mort, dit madame Karoubi en ouvrant un classeur épais dont la tranche porte l'année en chiffres au feutre. Personne n'est venu à l'enterrement, sauf nous. On était trois. Moi, l'assistante sociale qui le suivait, et un employé des pompes funèbres qui n'avait jamais entendu parler de lui avant ce matin-là.

— Vous vous souvenez de lui ?

— Dix-huit ans, ça laisse le temps de se souvenir. C'était un homme calme. Trop calme, même, au début — on croit toujours qu'un calme comme ça cache quelque chose de grave, une folie, un passage à l'acte. Chez lui, c'était juste de la fatigue. Une fatigue qui ne partait jamais, quoi qu'on fasse pour lui.

Odile pose son carnet sur la table, l'ouvre à une page vierge. Le stylo qu'elle tient reste suspendu un instant au-dessus du papier.

— Il parlait de son passé ?

— Presque jamais, au début. Il disait qu'il avait travaillé dans le bâtiment à Paris, qu'il avait eu un accident, qu'on l'avait renvoyé. Rien de plus, pendant des années. On n'insistait pas, ici, ce n'est pas notre rôle de forcer les gens à raconter. Et puis un jour — je dirais dix ans après son arrivée, à peu près — il a commencé à écrire.

— À écrire quoi ?

— Un carnet. Il le tenait sur lui en permanence, dans une poche intérieure de sa veste, l'été comme l'hiver. Il refusait de le montrer, même à l'assistante sociale qui le suivait depuis des années et en qui il avait plus confiance qu'en n'importe qui d'autre ici. Elle a dû batailler pour qu'il accepte, à la fin, de le laisser dans son dossier plutôt que de le jeter avec le reste de ses affaires.

— Et il a accepté.

— Il a accepté quand il a compris qu'il n'irait pas jusqu'à la fin de l'hiver. Il le savait, je crois, avant nous.

Madame Karoubi se lève, ouvre un tiroir métallique grinçant dans un meuble d'archives dont la clé pend à un ruban élimé, en sort une enveloppe kraft cornée aux angles. Elle la tient un instant contre elle avant de la tendre, comme si elle hésitait encore.

— Je vous préviens, ce n'est pas de la littérature. C'est décousu. Mais je pense que c'est ce que vous cherchez.

Le carnet est un cahier d'écolier à spirale, dont la couverture porte encore, à moitié effacée par l'usure d'une poche, une inscription au feutre : « Ne pas

jeter ». L'écriture à l'intérieur est petite, penchée, parfois si serrée qu'elle en devient illisible sur certaines lignes, comme si l'homme avait voulu faire tenir plus de mots que la page n'en pouvait contenir.

Odile lit, debout, sans s'asseoir, la première page qu'elle ouvre au hasard.

Je suis tombé parce qu'elle m'a poussé. Je le sais, je l'ai toujours su, même quand je disais que je ne me souvenais de rien, même devant le syndic, même devant les gendarmes. J'avais peur d'elle. Elle m'avait dit que si je parlais, elle dirait que c'était moi qui avais voulu la forcer contre la grille du puits, et qui aurait cru l'ouvrier plutôt que la fille de la loge.

— Rocher travaillait déjà comme gardienne à l'époque de l'accident ? demande Odile sans lever les yeux du cahier.

— D'après ce qu'il écrit, oui. Sa mère avant elle, je crois, et elle avait repris la loge à sa suite. C'était une histoire de famille, dans cet immeuble.

Odile tourne quelques pages. Le texte devient plus haché à mesure qu'il avance dans le cahier, des phrases interrompues, des dates griffonnées sans suite logique, comme si l'écriture avait servi moins à raconter qu'à tenir, page après page, contre quelque chose qui menaçait de céder. Certains passages sont barrés d'un seul trait, d'autres recouverts de ratures si épaisses que le papier a fini par se percer.

Elle disait qu'elle m'aimait, avant. C'est ça le pire, ce n'est pas qu'elle m'ait accusé, c'est qu'avant elle m'aimait, ou qu'elle disait qu'elle m'aimait, et je ne sais toujours pas aujourd'hui laquelle des deux était la vérité.

Plus loin, une page presque entièrement raturée, sauf une ligne laissée intacte au centre, comme un aveu qu'il n'avait pas eu le courage de barrer avec le reste.

Je ne suis jamais retourné dans cette cour. J'ai eu envie, plusieurs fois. J'ai eu envie de monter la voir et de lui demander pourquoi. Je n'ai jamais eu le courage. Elle avait plus de force en elle que moi dans tout mon corps.

— Il est mort comment ? demande Odile en refermant doucement la page, comme si elle craignait d'abîmer quelque chose.

— Une pneumonie, mal soignée parce qu'il refusait l'hôpital. Il avait une phobie des lieux fermés, on ne savait jamais pourquoi, il ne l'a jamais expliqué, même à la fin. Trois ans, maintenant. Personne n'a réclamé le corps, on l'a fait incinérer par la commune.

Un silence. Le radiateur électrique claque légèrement en refroidissant.

— Vous croyez à ce qu'il a écrit ? demande madame Karoubi.

— Je ne sais pas encore ce que je crois.

Odile referme le cahier, le tient un instant contre elle sans bouger, le poids léger du papier dans ses mains comme s'il pesait plus lourd que son volume ne le laissait supposer.

— Est-ce que je peux l'emporter ? C'est une pièce pour une enquête en cours.

— Vous me signez une décharge et vous me laissez vos coordonnées. Il n'avait personne d'autre pour s'en occuper de son vivant, autant que ce carnet serve à quelque chose maintenant.

Odile signe le formulaire que madame Karoubi lui tend, sur le coin du bureau, sans s'asseoir. Le stylo laisse une trace hésitante à cause du carton mou sous la feuille.

Dans le RER qui la ramène vers Paris, Odile relit le carnet dans son intégralité, malgré les secousses, malgré une femme assise face à elle qui la dévisage avec une curiosité qu'elle finit par ignorer en tournant son corps vers la vitre. Vers la dernière page, une phrase, écrite plus lentement que les autres, chaque lettre nette, comme si Fabre avait voulu qu'au moins celle-là soit lisible pour quiconque ouvrirait un jour ce cahier.

Si quelqu'un lit ça un jour, qu'on sache au moins que je n'ai jamais poussé personne dans ce puits. C'est elle qui m'a poussé. Yvonne Rocher. Qu'on écrive au moins son nom quelque part à côté du mien.

Odile ferme le carnet. Dehors, le RER traverse un tunnel, et pendant quelques secondes son propre reflet dans la vitre remplace le paysage, incertain, mal éclairé par les néons du wagon.

Elle pense à la femme discrète et aimée que tout l'immeuble lui a décrite depuis huit jours, aux phrases identiques de Berthier, de Ferrand, de la mère de famille du troisième — trieuse méticuleuse du courrier, gentille avec tout le monde, jamais un mot plus haut que l'autre.

Aucune de ces phrases ne correspond plus à ce qu'elle vient de lire.

Et pour la première fois depuis le début de l'enquête, Odile n'est plus certaine de savoir laquelle des deux versions de Rocher est en train de mourir sous ses yeux — celle qu'on lui a servie, ou celle qu'un mort a écrite seul, pendant dix-huit ans, dans un cahier que personne n'avait jamais lu.

La photographie dans le tiroir

Le mandat était arrivé la veille au soir, signé par un juge que Lanvier avait dû convaincre plus qu'il ne l'aurait voulu. Odile l'avait plié dans la poche intérieure de sa veste, contre elle, comme un billet qu'on craint de perdre.

Elle avait relu le texte trois fois avant de sortir de chez elle, cherchant la formule exacte qui l'autorisait, comme si les mots pouvaient encore se rétracter dans la nuit. Perquisition. Forçage de serrure autorisé. Elle avait aimé ce mot, forçage, pour ce qu'il promettait de définitif.

Monsieur Delonge attendait devant la loge, les clés à la main, un trousseau différent de celui des caves. Il portait un cardigan gris qu'elle ne lui avait pas vu la première fois, et elle remarqua qu'il l'avait boutonné jusqu'en haut, comme pour se tenir droit malgré lui.

— Je ne suis pas obligé d'assister, dit-il. C'est ce qu'on m'a dit.

— Vous pouvez rester dehors si vous préférez.

Il ne bougea pas. Il fit un pas de côté pour la laisser passer devant, puis un autre pour rester dans l'embrasure, ni dedans ni dehors, comme s'il avait négocié avec lui-même une position tenable. Odile comprit qu'il resterait précisément parce qu'il n'en avait pas envie, par une sorte de devoir mal défini envers une femme dont il n'avait, en vingt ans, jamais franchi le seuil privé.

La loge sentait la cire et le papier. Rien n'avait changé depuis sa première visite : le lit fait au carré, les torchons pliés en trois, l'absence presque agressive de tout ce qui aurait pu ressembler à une vie. Sur la table de nuit, un réveil à aiguilles marquait une heure qui n'était plus la bonne depuis longtemps, arrêté sur un instant qu'Odile ne chercha pas à interpréter. Le

tiroir se trouvait dans le buffet bas, sous la fenêtre qui donnait sur la cour, à hauteur de la plaque de fonte fleurie de géraniums morts.

Elle s'accroupit devant le meuble et essaya d'abord la poignée, par acquit de conscience, sachant qu'elle ne céderait pas. Le bois avait cette patine sombre des meubles qu'on cire depuis des décennies sans jamais les changer. La serrure, minuscule, presque décorative, semblait dérisoire au regard de ce qu'elle protégeait depuis si longtemps.

Odile posa sa mallette sur la table et en sortit un pied-de-biche court, presque ridicule dans ce décor de nappe brodée. Delonge détourna le regard, comme si le geste lui-même constituait une offense.

— Vous auriez pu demander le double de la clé, dit-il d'une voix mince. Il devait bien y en avoir un quelque part.

— On l'a cherché. Il n'y en avait pas.

— Chez le serrurier de la rue de Sévigné, peut-être. Elle passait toujours par lui.

— Monsieur Delonge. Il n'y en avait pas.

Il se tut. Elle glissa le fer dans l'interstice, sentit le bois résister sous la pression, un grain dur et sec qui refusait de céder au premier essai. Elle appuya de tout son poids, le genou calé contre le montant du buffet. Le bois, ancien, résista d'abord, puis céda avec un bruit sec qui parut trop fort dans la pièce silencieuse. La serrure sauta d'un coup, projetant un éclat de bois verni sur le carrelage. Delonge eut un mouvement de recul, comme si le bruit l'avait giflé.

Le tiroir contenait moins de choses qu'elle ne l'avait imaginé. Un carnet de comptes personnel, relié de noir, qu'elle mit de côté sans l'ouvrir tout de suite. Une enveloppe de papier kraft contenant des actes notariés qu'elle ne comprit pas d'un coup d'œil, des feuillets tamponnés dont les noms lui échappaient encore. Et, tout au fond, glissée contre le bois comme pour se faire oublier, une photographie.

Elle la retourna avec précaution, la tenant par les bords, un réflexe de scène de crime qu'elle n'avait pas eu besoin de convoquer. Le papier était mat, légèrement gondolé sur un coin, du genre qu'on développait dans les années où les tirages coûtaient encore quelque chose.

La photo montrait la cour. On reconnaissait les pavés, moins disjoints qu'aujourd'hui, et l'un des puits, pas encore condamné par une plaque mais entouré d'une margelle de pierre basse sur laquelle quelqu'un avait posé un arrosoir en zinc. Deux jeunes gens se tenaient devant, épaule contre épaule.

La femme riait, la tête légèrement rejetée en arrière, une main posée sur l'avant-bras de l'homme à côté d'elle. Lui souriait aussi, d'un sourire un peu de travers, les cheveux plus longs que ce qu'on aurait pu imaginer, une chemise à carreaux ouverte au col.

Odile n'eut pas besoin qu'on le lui dise pour reconnaître Yvonne Rocher. Le visage était plus jeune de plusieurs décennies, mais quelque chose dans le port de tête, dans la manière dont le menton se relevait légèrement, ne trompait pas.

L'homme, elle ne l'avait jamais vu vivant. Mais elle avait vu sa photo d'identité dans le dossier administratif du foyer, celle que madame Karoubi lui avait montrée en hésitant, une photo grise et sans relief prise pour un dossier social, l'homme déjà voûté, déjà éteint. Ici, il avait vingt ans de moins et un visage capable de rire, une main qui ne craignait pas d'effleurer celle d'une autre.

Elle retourna la photo. Au dos, une écriture penchée, à l'encre bleue un peu passée : *Cour, mai. A. et moi*. Puis une date, tracée d'un trait plus appuyé, comme si celle qui l'avait écrite avait voulu qu'on ne puisse pas la lire de travers. Elle la lut deux fois pour être sûre.

— Monsieur Delonge, dit-elle sans lever les yeux. Vous étiez déjà syndic à cette date ?

Il s'approcha à contrecœur, comme si chaque pas lui coûtait un peu plus que le précédent, jeta un regard sur la photo, puis sur la date, et son visage changea de couleur par degrés, comme un ciel qui se couvre sans orage visible.

— Non, dit-il. J'ai repris après. Le syndic d'avant, c'était monsieur Rousselet, il est mort au début des années deux mille. Mais cette date. . .

Il s'arrêta, la bouche encore entrouverte sur la suite de la phrase qui ne vint pas.

— Cette date précède de trois ans l'accident du puits que j'ai retrouvé dans les archives de la mairie, dit Odile à sa place.

Il ne répondit pas tout de suite. Ses mains, posées sur le bord du buffet, tremblaient d'un tremblement fin, presque imperceptible, celui d'un homme qui sent le sol changer sous lui sans comprendre pourquoi. Il retira ses mains du meuble comme si le contact seul risquait de le compromettre.

— Ça ne veut peut-être rien dire, finit-il par dire. Une photo de jeunesse. Des gens qui se connaissaient, avant.

— Avant quoi, monsieur Delonge ?

Il ouvrit la bouche, la referma. Elle le vit chercher une phrase toute faite, une de celles qu'on ressort dans l'immeuble pour clore une conversation, et ne pas la trouver.

— Je ne sais pas, dit-il enfin, et c'était la première fois depuis le début de l'enquête qu'il disait quelque chose qui ressemblait à la vérité.

Elle nota, dans son carnet, l'heure et la date, la mention *tiroir forcé, photographie A. et moi, mai — antérieure de trois ans à l'accident officiel de la mairie*. Elle souligna le mot officiel, deux fois, sans savoir encore ce qu'elle en ferait.

Le carnet de comptes noir attendrait. Les actes notariés attendraient. Pour l'instant, une seule chose comptait : la version que tout l'immeuble avait servie depuis vingt-deux ans — celle d'un homme à tout faire inconnu de la gardienne, tombé par accident dans un puits qu'il ne connaissait pas bien — venait de se fissurer sur une photo de jeunesse gardée sous clé pendant deux décennies.

Elle glissa la photographie dans une pochette plastique transparente, avec les gestes lents qu'on réserve aux choses qui pourraient encore se briser. Delonge, dans son dos, respirait comme quelqu'un qui vient de courir sans avoir bougé. Elle l'entendit reculer d'un pas vers la porte, puis se raviser, rester.

— Je vais avoir besoin d'accéder au reste des archives de copropriété que vous conservez, dit-elle en se relevant. Toutes, monsieur Delonge. Pas seulement celles qu'on m'a montrées jusqu'ici.

— Je vous ai tout donné.

— Vous m'avez donné un trousseau incomplet et une caisse trouée. Je crois que vous savez mieux que moi ce qu'il manque.

Il baissa les yeux vers le tiroir défoncé, vers l'éclat de bois par terre, et ne répondit pas. Dehors, dans la cour, quelqu'un tirait des volets métalliques avec un fracas qui résonna dans toute la cage d'escalier, et Odile eut l'impression, fugace, que l'immeuble entier venait d'entendre.

Ce que Solange n'a jamais dit

Elle choisit le milieu de l'après-midi, l'heure où Solange Ferrand, elle l'avait remarqué lors de sa première visite, laissait sa porte entrebâillée pour aérer la cage d'escalier. Pas de carnet cette fois, pas de stylo visible. Juste la pochette plastique dans la poche de sa veste, contre elle.

Ferrand ouvrit avant même qu'elle ait frappé, comme si elle guettait depuis la fenêtre.

— Vous encore, dit-elle. Vous ne lâchez rien, vous.

— Je peux entrer ?

Un temps. Le gilet, aujourd'hui vert bouteille, boutonné jusqu'au col malgré la chaleur de l'appartement. Ferrand jeta un regard rapide vers l'escalier, comme pour vérifier qu'aucun voisin ne traînait à portée d'oreille, puis s'effaça enfin, sans un mot. Odile pénétra dans un salon qu'elle n'avait vu que depuis le seuil la première fois : meubles cirés, napperons au crochet posés de guingois sur les accoudoirs, une horloge comtoise qui égrenait un tic-tac trop sonore pour la pièce.

— Asseyez-vous, dit Ferrand, sans chaleur, par pur automatisme de politesse.

Odile s'assit sur le bord d'un fauteuil recouvert de velours élimé. Elle ne sortit pas tout de suite la photographie. Elle laissa d'abord le silence s'installer, celui que Ferrand avait toujours comblé trop vite, dans leurs échanges précédents, par des phrases préparées à l'avance, débitées comme on récite une leçon.

Cette fois, Ferrand ne dit rien. Elle croisa les mains sur ses genoux, défit un pli imaginaire de sa jupe, puis les recroisa. Son regard resta fixé sur un

point du tapis, un motif de losanges décoloré par endroits, comme si elle savait déjà que quelque chose allait arriver et qu'elle en avait, quelque part, une fatigue ancienne, plus ancienne que la mort de Rocher elle-même.

Odile sortit la pochette et la posa sur la table basse, entre elles, sans un mot. Elle la fit glisser d'un centimètre, juste assez pour que la lumière de la fenêtre tombe dessus.

Ferrand la regarda longtemps avant de la toucher. Ses doigts hésitèrent au-dessus du plastique, retirés une première fois, puis elle se décida. Quand elle la souleva, ce fut du bout des ongles, comme on touche une chose qu'on croyait perdue et qu'on redoutait de retrouver.

— Où avez-vous eu ça, dit-elle enfin, dans un souffle.

— Dans le tiroir de la loge. Celui qui était fermé à clé.

Ferrand reposa la photo, très doucement, l'écriture bleue passée tournée vers le haut. Elle porta une main à sa bouche, un geste bref, aussitôt réprimé, et laissa retomber sa main sur ses genoux comme si elle lui appartenait à peine.

— Vingt-deux ans, murmura-t-elle. Vous savez depuis quand je porte ça.

— Non. C'est pour ça que je suis là.

L'horloge comtoise sonna la demie. Ferrand tressaillit à peine, comme si le bruit venait de très loin, d'un autre appartement, d'une autre vie.

— Armand n'était pas un inconnu pour elle, dit-elle enfin, la voix plate, dépouillée de toute préparation. Il l'a été pour nous tous, officiellement. C'est ce qu'elle nous a demandé de dire, à l'époque, et c'est ce que nous avons dit.

— Demandé comment ?

— Elle n'a rien demandé la première fois. Elle a raconté. Un homme à tout faire, embauché depuis peu, mal connu de la copropriété, tombé dans le puits en manipulant une plaque mal fixée. C'était plausible. Personne n'avait de raison d'en douter.

— Et vous ?

Ferrand ferma les yeux un instant, assez longtemps pour qu'Odile se demande si elle allait continuer.

— Moi je savais qu'ils se voyaient. Je les avais vus, une fois, dans les caves. Je descendais chercher des bocaux, l'hiver, on faisait encore des conserves à cette époque. Je les ai surpris près de l'étagère du fond, celle qui n'était pas encore sur roulettes. Je suis remontée sans un bruit. On ne se mêlait pas de ces choses-là, dans l'immeuble. On ne se mêle toujours pas.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, tira légèrement le voilage comme

pour vérifier la cour en contrebas, puis tourna le dos à Odile, une silhouette raide contre la lumière de l'après-midi.

— Il l'aimait, je crois. Elle, je ne sais pas ce qu'elle éprouvait. Mais elle avait un mari, à l'époque, un mari qu'elle voulait garder, ou une position qu'elle voulait garder, je ne saurai jamais ce qui comptait le plus pour elle. Armand est devenu gênant. Il parlait de partir avec elle. Il l'a menacée de tout dire à son mari si elle ne se décidait pas.

Un silence. Le tic-tac de l'horloge semblait s'être ralenti, ou peut-être était-ce Odile qui retenait son souffle sans s'en rendre compte. Elle attendit, la main posée à plat sur son carnet fermé, sans bouger.

— Et le puits, dit-elle enfin.

— Je n'ai rien vu. Personne n'a rien vu, ou personne ne l'admettra jamais, même vous ne l'obtiendrez pas. Mais le lendemain, Armand était à l'hôpital avec une jambe brisée et une histoire toute faite qui l'accusait, lui, d'avoir manipulé la plaque en voulant je ne sais quoi voler dans le puits. Une histoire absurde. Personne n'a posé de questions. Il était nouveau, il n'avait pas de famille ici pour le défendre, c'était plus simple ainsi pour tout le monde.

— Sauf pour lui.

Ferrand se retourna, le visage marqué d'une fatigue qu'Odile ne lui avait jamais vue, une fatigue qui semblait avoir mangé quelque chose sous la peau.

— Sauf pour lui, oui. Il a nié, bien sûr. Il criait qu'il n'y était pour rien, on me l'a raconté, je n'étais pas là au moment où on l'a emmené. Personne ne l'a écouté. Il est parti, on lui a dit de partir, le syndic de l'époque a réglé ça très vite, avec l'assurance, avec la police du quartier qui ne demandait qu'à classer.

— Et Rocher ?

— Rocher est devenue gardienne l'année suivante. Sur proposition du syndic. Personne ne s'est demandé pourquoi une femme sans lien avec l'immeuble jusque-là obtenait ce poste si vite. C'était la fin de l'histoire, pour tout le monde. Sauf que ce n'était que le début.

Odile sentit son pouls s'accélérer, pas d'excitation mais d'une tension plus sourde, celle d'entendre enfin une pièce s'ajuster à une autre. Elle resta immobile, laissa le silence reprendre sa place, refusant de brusquer ce qui montait.

— Le début de quoi ?

Ferrand revint s'asseoir, plus lentement cette fois, comme si le poids des mots l'alourdissait physiquement. Elle lissa sa jupe des deux mains avant de

reprendre.

— Elle savait que je les avais vus, dans les caves, cette fois-là. Elle n'en a jamais parlé directement. Pendant deux ans, rien. Puis un jour, elle est venue me trouver, très aimable, pour me dire qu'elle avait des soucis d'argent, un besoin ponctuel, elle savait que j'avais un peu de côté. Elle souriait en le disant. C'est ça, le pire, elle souriait. J'ai compris ce qu'elle voulait dire sans qu'elle ait besoin de préciser. J'ai payé. La première fois, une petite somme, presque rien. Ensuite, chaque année, en mai. Toujours en mai.

— Pendant vingt ans.

— Pendant vingt ans, oui. Elle ne m'a jamais menacée ouvertement. C'était plus subtil que ça. Un mot, une allusion, une phrase glissée en passant sur ce qu'elle pourrait, un jour, se sentir obligée de raconter à la police si sa mémoire lui revenait mal. On ne discute pas avec ce genre de phrase. On paie.

Odile prit son carnet, cette fois, et le posa sur ses genoux sans encore écrire, le stylo tenu lâche entre deux doigts.

— Weiss aussi payait. Et les Aubertin.

— Je ne sais que pour moi, dit Ferrand, du moins au début. On ne parlait pas de ça entre nous. C'était une honte trop personnelle pour être partagée, même entre victimes de la même chose. On se croisait dans l'escalier, on se disait bonjour, et personne n'aurait jamais imaginé que l'autre portait le même poids. J'ai compris plus tard, par recoupement, par des regards échangés au mauvais moment, que je n'étais pas seule.

— Pourquoi maintenant, dit Odile. Pourquoi me dire tout ça aujourd'hui.

Ferrand regarda la photographie, toujours posée sur la table entre elles, l'écriture bleue à peine lisible sous la lumière déclinante.

— Parce qu'elle est morte, dit-elle enfin. Et que je suis fatiguée de porter ça toute seule pour quelqu'un qui n'est plus là pour en profiter.

Elle n'avait rien avoué du soir de la mort. Odile le nota, sans le souligner à voix haute : le mécanisme de vingt ans venait de s'effondrer d'un coup, entier, cohérent, documenté par une femme qui semblait presque soulagée. Mais sur ce qui s'était passé au pied de l'escalier B, cette nuit-là, Ferrand n'avait encore rien dit, et Odile sentit, en refermant son carnet, que ce silence-là tiendrait plus longtemps que les vingt années précédentes.

Un système, pas un coupable

Odile a étalé le tableau sur la table de la salle de repos, faute d'un bureau assez grand au commissariat. Des feuilles quadrillées, une pour chaque témoin, avec des heures notées au crayon et des flèches quand deux versions se contredisent. Elle a fait ça toute la nuit, ou presque, avec un café qui a refroidi trois fois sans qu'elle le boive.

La machine à café dans le couloir fait un bruit de gorge chaque fois qu'un agent de nuit passe devant. Odile l'entend sans le compter, obsédée par autre chose. Elle a punaisé les feuilles sur le panneau de liège habituellement réservé aux plannings de service, et quelqu'un a laissé, en dessous, une note sur le tournoi de belote du vendredi. Elle ne l'a pas décrochée.

Ferrand dit avoir vu Rocher vivante à vingt-deux heures, dans la loge, pour lui remettre une enveloppe. Elle l'a précisé au premier interrogatoire avec une assurance qu'Odile trouve maintenant suspecte a posteriori. Elle relit sa propre transcription : *vingt-deux heures pile, je m'en souviens parce que le film commençait à vingt-deux heures dix et que j'ai eu le temps de remonter*. Une heure calée sur un programme télé. Personne ne se souvient d'une heure avec cette netteté, sauf s'il a des raisons de vouloir qu'on la retienne exactement comme ça.

Elle trace une flèche entre la case Ferrand et une question au crayon : *pourquoi ce luxe de précision ?*

Mathis, lui, a d'abord dit avoir fait sa ronde vers vingt-trois heures, puis vers minuit, en se corrigeant sans qu'on le lui demande. Odile se souvient du geste, ce jour-là — la main qui frotte la nuque, le regard qui part vers la fenêtre du poste de garde avant de revenir. Un homme qui hésite sur son

propre emploi du temps n'a pas simplement mauvaise mémoire. Il calcule, en direct, ce qu'il peut admettre sans se compromettre, et le calcul se voit sur son visage comme une soustraction mal faite.

Weiss prétend être rentré chez lui à vingt et une heures et ne pas être ressorti. Mais Odile a récupéré, en douce, le relevé du digicode de l'immeuble voisin, dont l'arrière donne sur la même cour par un renforcement que personne n'a mentionné dans aucune audition. Elle a dû batailler trois jours avec le syndic de cet immeuble-là, un homme pressé qui ne voyait pas le rapport, avant d'obtenir l'extraction. Un badge à son nom déverrouille la porte du renforcement à vingt-trois heures quarante-sept.

Elle repose le crayon.

Trois versions, trois trous, et aucune ne recoupe les autres de façon rassurante. Elle recompte sur ses doigts, comme une gamine, pour être sûre de ne rien oublier : Ferrand à vingt-deux heures dans la loge, Mathis entre vingt-trois heures et minuit sans certitude, Weiss dans le renforcement à vingt-trois heures quarante-sept. Trois fenêtres de temps qui se chevauchent sans jamais se toucher franchement, comme des pièces d'un puzzle taillées pour ne pas s'emboîter.

Ce n'est plus un témoin qui ment. C'est un immeuble entier qui a appris, depuis longtemps, à ne jamais dire précisément où il se trouvait.

Lanvier entre sans frapper, comme toujours, une feuille à la main qu'il agite avant même de s'asseoir. Il jette un œil au panneau de liège, aux feuilles punaisées, à l'annonce du tournoi de belote toujours coincée dessous, et quelque chose dans son expression se ferme davantage.

— Verrier. On est vendredi dans deux jours.

— Je sais compter, commissaire.

— Alors comptez vite.

Il s'assoit sur le coin de la table, déplace sans s'excuser une des feuilles d'Odile, celle de Weiss, pour poser la sienne à la place.

— Le légiste a rendu ses conclusions. Chute avec fracture de la base du crâne compatible avec l'escalier, aucune trace de lutte sur le corps, aucun relevé qui contredit l'hypothèse de l'accident. Vous avez un tiroir forcé, une photo de jeunesse et des voisins qui payaient une association bidon. Ça fait un roman, Verrier, pas un dossier.

— Ça fait un mobile, pour au moins trois personnes.

— Un mobile qui date de vingt-deux ans.

Il se lève, fait deux pas vers la fenêtre, revient. Odile connaît ce mouvement,

elle l'a vu trois fois en une semaine — Lanvier qui cherche une phrase plus dure que celle qu'il a en tête.

— Vous voulez me faire croire qu'une femme de soixante ans a été poussée par un comptable de copropriété parce qu'il payait quatre cents euros par mois depuis cinq ans ? Il aurait attendu quoi, pour se fâcher, l'augmentation des charges ?

— Je ne sais pas encore qui. Je sais qu'il y a plus d'un menteur dans cet immeuble et que leurs mensonges portent tous sur la même soirée.

Lanvier pose sa feuille sur la table, dessus la retranscription du dernier interrogatoire de Ferrand, celle où elle a fini par céder sur la photo. Il la regarde comme on regarde une pièce à conviction dont on doute déjà de la solidité, du bout des doigts, sans la reprendre.

— Ça, c'est une confession sur une histoire vieille de vingt-deux ans. Sur la mort de Rocher elle-même, vous n'avez rien. Aucun aveu, aucune trace, aucun témoin qui admette avoir été dans l'escalier au moment de la chute.

— Justement. Tout le monde a un alibi trop propre pour être honnête.

— Ou alors c'est simplement un accident, Verrier, et vous cherchez un coupable parce que vous avez besoin qu'il y en ait un.

Elle ne répond pas tout de suite. Le silence dure assez longtemps pour que la machine à café, dans le couloir, se remette à tousser. Lanvier reprend, plus bas, presque las.

— Kessler vous a appris ça aussi ? À vouloir qu'il y ait toujours quelqu'un à punir ?

Le nom tombe entre eux comme une pierre dans un puits. Odile sent la chaleur lui monter au visage, mais elle ne baisse pas les yeux. Elle serre le crayon dans sa main jusqu'à sentir l'arête du bois.

— Kessler m'a appris à ne jamais conclure avant d'avoir vérifié. C'est exactement ce que je fais.

— Vous avez jusqu'à vendredi. Après, le dossier passe à Rambert, et Rambert classera en accident avant le déjeuner.

Il sort. La porte claque un peu plus fort qu'il ne faudrait, comme un point final qu'il aurait voulu plus définitif. La feuille qu'il a posée reste sur la table, à moitié sur celle de Ferrand, à moitié dans le vide.

Odile reste seule avec ses feuilles, ses flèches, son café froid qu'elle finit par vider dans l'évier de la kitchenette sans l'avoir bu une seule fois. Elle relit les trois emplois du temps, encore et encore, cherchant la ligne qui ne bougera pas.

Elle n'en trouve aucune.

Ce soir-là, elle retourne dans la cour sans prévenir personne, sans mandat, simplement parce qu'elle ne sait plus où chercher ailleurs. L'heure est tardive, le porche fermé, mais elle a gardé le double des clés remis par Delonge le premier jour, celui qu'elle n'a jamais rendu. La clé tourne dans la serrure avec un bruit sec qui résonne trop fort dans la rue vide.

La cour, la nuit, change de nature. Les fenêtres éclairées au troisième et au cinquième dessinent des rectangles jaunes sur les pavés, et le reste sombre dans un gris qui efface les détails. Le puits fleuri de géraniums morts n'est plus qu'une masse sombre au centre, presque effacée, seule une tige raide dépasse encore de la plaque de fonte.

Elle s'assoit sur la marche froide de l'escalier B, là où le corps a été trouvé, et regarde les fenêtres une à une. Le froid de la pierre remonte à travers le tissu de son pantalon. Elle ne bouge pas.

Celle de Ferrand, au rez-de-chaussée, volets fermés.

Celle de Weiss, au quatrième, lumière allumée, une silhouette qui passe et repasse comme si elle rangeait quelque chose, ou cherchait à s'occuper les mains.

Celle des Aubertin, au deuxième, obscure ce soir, contrairement à d'habitude.

Odile pense à la question qu'elle s'est posée depuis le début, celle qui a structuré tout son travail : qui a poussé Rocher. Et pour la première fois, assise dans le froid, elle sent que cette question est la mauvaise.

Ce n'est pas qui l'a poussée qui compte. C'est qui, dans cet immeuble, ne pouvait plus se permettre qu'elle continue à vivre. Un système de chantage tenu depuis vingt ans ne s'effondre pas d'un coup à cause d'un seul homme fatigué de payer. Il s'effondre quand plusieurs personnes, sans se concerter, arrivent au même point de rupture la même semaine, presque la même nuit.

Elle regarde encore les fenêtres.

Trois lumières, trois vies suspendues à un même silence. Et quelque part parmi elles, une main — ou plusieurs, ou aucune, seulement un escalier trop sombre et un corps trop fatigué de tenir debout.

Elle rentre chez elle sans avoir résolu grand-chose, sinon la certitude que vendredi ne suffira pas, et qu'il faudra choisir entre le temps et la vérité.

Les Aubertin

L'appartement des Aubertin sent la peinture fraîche, un blanc cassé qui recouvre à peine les traces d'un ancien papier peint dont on devine encore le motif sous la lumière rasante. Un rouleau de scotch de peintre traîne encore sur le rebord de la fenêtre, oublié là depuis des semaines apparemment, et Odile se demande combien de temps il faut, dans cet immeuble, pour finir de recouvrir ce qui a précédé.

Odile a demandé à voir Camille seule, sans son mari, un choix qui a visiblement contrarié Michel Aubertin bien plus que sa femme.

— Vous êtes sûre que je ne peux pas rester, avait-il dit, une main sur le dossier d'une chaise qu'il n'a fini par lâcher qu'après un long regard vers Camille.

Elle avait juste hoché la tête, sans un mot, et il était sorti en enfilant sa veste trop vite, un bras dans la mauvaise manche, prétextant des courses avec la maladresse d'un homme qui ne sait pas mentir aussi bien que les autres habitants de l'immeuble.

Camille s'assoit face à Odile, les mains posées à plat sur la table basse, comme pour les empêcher de trembler. Sur la table, une tasse de café refroidi depuis longtemps, un cerne brun figé au fond.

— Vous avez trouvé le compte, dit-elle avant même qu'Odile ait ouvert son carnet. P. Aubertin. C'est pour ça que vous êtes là.

— P., comme Pauline ?

— Comme mon deuxième prénom. Je ne l'utilise jamais, sauf pour ce genre de choses.

Odile la laisse parler, sans relancer, technique qu'elle a apprise sur le tard,

après Kessler, quand elle a compris que couper la parole trop tôt fait perdre plus qu'on ne gagne. Elle pose son carnet sur ses genoux, stylo immobile, et attend.

— Je m'appelle Camille Fabre-Aubertin, en réalité. J'ai gardé le nom de mon mari sur les papiers courants. Fabre, c'était le nom de ma mère, avant qu'elle se marie. Armand Fabre était son frère.

Le silence qui suit n'est pas un silence de surprise, chez Odile. C'est un silence qui organise, qui range une pièce du puzzle à sa place exacte. Elle regarde Camille, cherche sur son visage ce qui aurait dû s'y voir depuis le début, un air de famille, une ressemblance qu'elle n'a jamais su nommer.

— Vous êtes venue vous installer ici pour lui.

— Il y a cinq ans, quand l'appartement s'est libéré, j'ai vu l'annonce par hasard, une amie travaillait dans l'immobilier. Le prix était anormalement bas pour le quartier, presque cent mille euros sous le marché. Je n'ai compris que bien plus tard pourquoi.

— Rocher était mandataire de la vente.

Camille hoche la tête, lentement, comme si chaque mouvement lui coûtait un peu de la version d'elle-même qu'elle avait construite jusque-là. Elle finit par détacher ses mains de la table, les porte à sa tasse froide, ne boit pas, la repose exactement au même endroit.

— Mon oncle a disparu de la vie de la famille avant ma naissance. Ma mère en parlait à mots couverts, jamais son nom en entier, jamais l'histoire complète. Un homme qui avait fait quelque chose de grave, disait-elle, et qu'on ne devait pas chercher à revoir. J'ai grandi avec ce trou dans la famille sans savoir ce qu'il contenait.

— Et vous avez fini par savoir.

— Ma mère est morte il y a six ans. En rangeant ses affaires, j'ai trouvé une adresse, un foyer à Bagnolet, une lettre jamais envoyée. Elle avait dû hésiter, longtemps, avant de renoncer. J'ai voulu finir ce qu'elle n'avait pas osé faire.

Odile pense au carnet à spirale, à l'écriture serrée d'Armand Fabre, aux mots « ne pas jeter » sur la couverture. Elle pense aussi à Karoubi, la directrice du foyer, qui a dit que personne de la famille n'était jamais venu, pas une seule fois en dix-huit ans.

— Vous êtes arrivée trop tard.

— Il est mort six mois avant que je retrouve la lettre. Six mois, inspectrice. J'ai raté ça pour six mois.

Sa voix ne tremble pas quand elle dit ça, mais ses mains, sur la table, se referment lentement en poings, comme si elles cherchaient quelque chose à tenir. Odile ne dit rien. Elle laisse le silence peser, un long moment, jusqu'à ce que Camille reprenne d'elle-même, comme si elle avait besoin d'aller au bout maintenant qu'elle avait commencé.

— Alors je suis venue ici à la place. Pour comprendre. Pour savoir ce qui s'était vraiment passé, puisque lui ne pourrait plus me le dire.

— Et vous avez découvert Rocher.

— J'ai découvert une gardienne aimable qui m'apportait mon courrier avec un sourire, qui me demandait des nouvelles de mon mari, qui semblait tenir cet immeuble comme une mère de famille tient sa maison. Il m'a fallu presque un an pour comprendre qu'elle était le centre de tout ce qui n'allait pas ici.

Elle raconte alors les caves, les visites répétées, les registres qu'elle cherchait à retrouver avant qu'Odile ne les trouve elle-même, la cave numéro sept avec le nom Fabre repeint sous celui d'Aubertin, comme si quelqu'un avait voulu effacer le passage de son oncle jusque dans les murs. Elle décrit le geste précis, un soir d'hiver, où elle a gratté la peinture avec l'ongle du pouce pour vérifier ce qu'elle croyait deviner, et le mot qui est apparu, lettre après lettre, sous la couche récente.

— J'ai fini par comprendre les versements. Ma tante par alliance — enfin, Solange Ferrand n'a rien à voir avec ma famille, pardon, je m'embrouille — les versements de Ferrand, de Weiss, ceux d'un compte que j'ai fini par relier à mon propre mari, à son insu, sur un compte joint qu'il ne consultait jamais vraiment.

— Michel payait sans savoir pourquoi ?

— Michel payait parce que je le lui demandais, en disant que c'était pour une association du quartier, une cagnotte de solidarité pour les anciens de l'immeuble. Il n'a jamais posé de questions. C'est le compte P. Aubertin que vous avez trouvé. C'était moi qui l'alimentais, avec mon propre argent d'abord, puis avec le sien sans le lui dire vraiment.

— Pourquoi payer vous-même, si vous cherchiez la vérité et non à la protéger ?

Camille relève enfin les yeux, et pour la première fois depuis le début de l'entretien, quelque chose de dur apparaît dans son regard, quelque chose qu'Odile reconnaît pour l'avoir vu chez elle-même, certains soirs, face au miroir de la salle de bain du commissariat.

— Parce que je voulais rester assez proche d'elle pour qu'elle ne se méfie jamais. Payer, c'est ce que tout le monde faisait ici. Refuser aurait attiré son attention avant que j'aie fini de comprendre.

— Vous l'avez confrontée.

Le silence, cette fois, dure longtemps. Assez pour qu'Odile sorte son carnet et note l'heure, presque par habitude, un geste mécanique pour tenir la scène. Dehors, dans la rue, un camion de livraison recule en bipant, un son étouffé par les doubles vitrages neufs.

— La semaine avant sa mort. Un soir, dans la cour, très tard. Je lui ai montré une photocopie de la lettre de ma mère et je lui ai demandé ce qu'elle avait fait à mon oncle.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a souri. C'est ça, le pire. Elle a souri comme si je venais de lui rappeler un bon souvenir, et elle m'a dit : « Ton oncle était un homme faible, ma petite, et les hommes faibles finissent toujours par tomber. » Puis elle est rentrée dans sa loge sans un mot de plus.

— Et vous ?

— Je suis restée dans la cour très longtemps. Je n'ai rien fait, inspectrice. Je n'ai touché personne, je n'ai poussé personne. Je suis juste rentrée chez moi, et j'ai pleuré comme je n'avais pas pleuré depuis l'enterrement de ma mère.

Odile la regarde longuement. Il y a dans le récit de Camille une cohérence qui ne ressemble pas à celle, trop lisse, des autres témoins de l'immeuble. Une cohérence faite de failles, d'aveux qui ne servent en rien à se protéger, de détails qui ne collent pas ensemble et qu'elle ne cherche pas à faire coller.

— Cette nuit-là, quelqu'un vous a-t-il vue ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas regardé les fenêtres. Je ne pensais qu'à elle, à ce sourire.

— Et la nuit de sa mort ?

Camille secoue la tête, lentement.

— J'étais ici, avec Michel. Nous avons dîné, nous nous sommes couchés tôt. Il pourra vous le confirmer, même s'il ne sait rien de tout le reste.

Odile referme son carnet. Elle a maintenant un mobile incarné, une douleur précise, une confrontation documentée à quelques jours de la mort. Elle n'a toujours aucune preuve que cette nuit-là ait été différente des autres pour Camille Aubertin.

Elle se lève, range son carnet dans la poche intérieure de sa veste. Camille

reste assise, les yeux fixés sur la tasse froide, sans faire un geste pour raccompagner. Au moment de franchir la porte, Odile se retourne une dernière fois.

— Une dernière chose. Le prénom de votre oncle, sur son carnet, il l'écrivait toujours en entier. Armand. Jamais de diminutif.

— Ma mère l'appelait Mano. Rocher, je crois, l'appelait autrement. Je ne l'ai jamais su.

Odile sort sans répondre. Mais elle sait, en refermant la porte sur l'odeur de peinture fraîche, que le cercle des vivants qui avaient une raison de vouloir Rocher morte vient de se resserrer d'un cran, et que ce cran-là fait plus mal que tous les précédents.

La nuit du dernier puits

Camille Aubertin s'assoit sans qu'on l'y invite, sur la chaise en face du bureau qu'Odile a fini par considérer comme le sien. Elle porte le même manteau gris que la première fois, celui qui ne dit rien de sa fortune ni de son dénuement. Elle croise les mains sur les genoux, comme une élève qui attend une punition qu'elle juge injuste mais qu'elle ne discutera pas.

— Je vous ai déjà dit ce qui s'est passé, dit-elle.

— Vous m'avez dit qu'il y avait eu une confrontation. Une semaine avant sa mort. Vous ne m'avez pas dit ce qui s'est passé la nuit où elle est morte.

Camille regarde ses mains. Odile a appris à ne rien dire dans ce silence-là. Elle attend, son carnet ouvert sur une page vierge, le stylo posé en travers comme une barrière symbolique.

— Je suis descendue dans la cour vers onze heures et demie, dit enfin Camille. Je n'arrivais pas à dormir. Michel dormait, lui. Il dort toujours.

— Pourquoi la cour ?

— Parce que c'est là qu'elle était, la plupart des soirs. Elle sortait pour fumer, même si elle prétendait avoir arrêté. Je l'avais vue faire, deux ou trois fois, depuis ma fenêtre.

Odile note l'heure. Onze heures et demie ne correspond à aucune des versions précédentes — ni celle de Ferrand, qui situe son dernier passage devant la loge vers vingt et une heures, ni celle de Weiss, dont le badge indique un accès au renforcement à vingt-trois heures quarante-sept.

— Elle était là ?

— Oui. Assise sur le rebord du puits fleuri. Celui avec les géraniums, elle les arrosait encore, ils étaient déjà secs depuis des semaines mais elle continuait,

tous les soirs, avec un petit arrosoir en plastique.

Camille s'arrête. Odile ne relance pas tout de suite. Elle laisse le silence faire son travail, cette pression douce qui finit toujours par produire une phrase de trop.

— Je lui ai dit que je savais. Pour Armand. Pour le puits. Pour tout.

— Mot pour mot, si vous vous en souvenez.

— Je lui ai dit : je suis la nièce d'Armand Fabre, et je sais ce que vous lui avez fait.

— Et elle ?

— Elle a ri.

Le mot tombe sans emphase. Camille le répète, comme pour vérifier qu'il tient debout tout seul.

— Elle a ri, et elle a dit que Fabre était un homme faible qui avait eu ce qu'il méritait, et que personne dans cet immeuble ne me croirait jamais, parce que ça les arrangeait tous de ne pas me croire.

Odile pense au tiroir fermé, à la photographie, aux six pages arrachées du registre. Rocher avait raison sur un point au moins : le silence collectif ne se brise pas de l'intérieur, il fallait quelqu'un du dehors — une inspectrice mutée par punition, une nièce venue s'installer sous un faux prétexte.

— Qu'avez-vous fait après ça ?

— Je suis remontée. J'étais... je ne sais pas. Vidée. Je n'ai rien dit à Michel. Je me suis couchée, je n'ai pas dormi, et le matin j'ai entendu les sirènes.

— Vous êtes remontée directement ?

— Oui.

— Par l'escalier B ?

— Par le A. J'habite côté A.

Odile referme le carnet un instant, le rouvre. Une question qu'elle garde depuis le début de l'entretien remonte enfin.

— Vous êtes sûre que personne d'autre n'était dans la cour ?

Camille hésite. C'est bref, presque rien, un battement de trop avant la réponse.

— Je n'ai vu personne.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

Le silence, cette fois, dure plus longtemps. Camille regarde la fenêtre du bureau, comme si elle cherchait, dehors, une réponse plus facile que celle qu'elle a en tête.

— J'ai eu l'impression qu'une lumière s'est allumée puis éteinte. Au

deuxième étage, côté escalier B. Je n'y ai pas prêté attention sur le moment. On était tous les deux dans la cour, en pleine nuit, à parler fort — enfin, elle parlait fort, moi j'essayais de ne pas hurler. C'était le genre de bruit qui réveille les gens, ou qui les fait se lever pour regarder par la fenêtre sans s'approcher.

— Deuxième étage côté B, dit Odile en écrivant. C'est l'appartement de qui ?

— Ferrand. Madame Ferrand habite au deuxième, côté escalier B.

Odile s'arrête d'écrire. Elle repense à la scène du premier jour, la silhouette derrière une fenêtre du deuxième étage qui se retire dès qu'on la regarde. Elle avait classé le souvenir sous une rubrique vague, curiosité de voisine, réflexe de copropriétaire inquiet. Elle comprend maintenant qu'elle a laissé filer un témoin depuis le premier chapitre de l'enquête.

— Vous êtes certaine de l'étage ?

— Certaine. Je regarde cette fenêtre tous les jours depuis un an, madame Verrier. Je sais où elle habite.

Odile se lève, fait le tour du bureau, s'appuie contre le rebord de la fenêtre du commissariat qui donne sur une cour bien plus petite, bien plus banale, que celle du Marais. Elle pense à Ferrand assise en face d'elle deux jours plus tôt, le gilet boutonné jusqu'en haut, la voix qui craque enfin sur le nom de Fabre, l'aveu complet du chantage, vingt ans de versements, la trahison de son mari peut-être, tout — sauf cette nuit-là. Elle avait dit avoir vu Rocher vivante pour la dernière fois vers vingt et une heures. Elle n'avait jamais mentionné avoir regardé par sa fenêtre à onze heures et demie du soir.

— Elle vous a menti, dit Camille, qui semble lire dans le silence d'Odile. Ferrand vous a menti par omission. C'est pour ça que je suis venue vous voir aujourd'hui, en fait. Je n'arrivais pas à décider si je devais vous le dire. Michel pense que je devrais me taire, que ça ne fera qu'aggraver les choses pour tout le monde, y compris pour moi.

— Pourquoi pour vous ?

— Parce que si Ferrand a tout vu, elle sait aussi comment je suis remontée. Elle sait si j'ai poussé Rocher ou pas.

Le mot est enfin prononcé, sans détour, par la personne la plus exposée à ses conséquences. Odile la regarde, cherche un mensonge dans la posture, dans le regard, ne trouve que de la fatigue, celle d'une femme qui porte depuis un an le poids d'un oncle mort seul dans un foyer de Bagnolet.

— Je ne l'ai pas poussée, dit Camille. Je le jure. Je suis remontée avant

qu'il ne se passe quoi que ce soit. Elle était encore assise sur le puits quand je suis partie.

— Ce n'est pas à moi que vous devez le jurer.

— Je sais. Mais vous êtes la seule à qui je peux le dire sans qu'on décide déjà que c'est faux.

Odile note l'heure de fin d'entretien, dix-sept heures dix, et referme le carnet. Elle pense à Solange Ferrand, à sa fenêtre du deuxième étage, à ce qu'elle a vu depuis là-haut et qu'elle a choisi de taire pendant l'aveu complet de vingt ans de chantage — comme si tout dire d'un coup avait paru, à elle aussi, plus supportable que de dire une seule chose de trop.

Dans le couloir, avant que Camille ne parte, Odile lui pose une dernière question, presque en passant.

— Vous saviez que Ferrand vous avait vue ?

— Non. Je m'en doute seulement depuis ce matin. Elle m'a regardée d'une drôle de façon, hier, à l'assemblée de copropriété. Comme si elle voulait me dire quelque chose et n'y arrivait pas.

Odile retourne à son bureau, sort le dossier Ferrand, relit l'audition du chapitre précédent, cherche la phrase exacte sur l'heure. Elle la trouve : « Je l'ai vue vers vingt et une heures, elle rentrait les poubelles. » Rien après. Un blanc soigneusement laissé, une frontière tracée entre ce qu'elle a accepté de perdre et ce qu'elle a décidé de garder.

Elle compose le numéro de Ferrand. Elle tombe sur le répondeur, la voix enregistrée, sèche et nette, celle d'une femme habituée à ne rien laisser dépasser. Odile raccroche sans laisser de message. Certaines convocations se font mieux en personne, à l'heure où l'on n'a pas eu le temps de préparer ses phrases.

L'aveu qui ne prouve rien

La loge de Rocher n'a pas changé depuis le chapitre neuf, sinon que les scellés ont été retirés et que Delonge a fait remettre un peu d'ordre, comme si l'ordre pouvait effacer ce qu'on y avait trouvé. Odile a choisi cet endroit précisément pour ça — pour que personne, dans la pièce, ne puisse oublier de quoi il retourne.

Elle a fait venir Ferrand, Weiss, Camille. Pas de convocation officielle, pas de procès-verbal en cours, juste une phrase au téléphone à chacun : je crois qu'il est temps qu'on parle, tous ensemble, dans la loge. Aucun n'a refusé. Odile pense que c'est en soi un aveu — vingt ans de silence tenu à trois, et personne n'a la force de tenir la porte fermée une fois qu'une seule main a commencé à la pousser.

Weiss arrive le premier, en costume, comme s'il sortait d'une réunion de copropriété plutôt que d'une convocation policière informelle. Ferrand ensuite, le gilet boutonné jusqu'au dernier bouton, le visage sans expression qu'Odile a appris à ne plus lire comme du calme. Camille arrive seule, sans Michel, et s'installe contre le mur du fond, près du tiroir vide.

— Je ne suis pas là pour vous arrêter, commence Odile. Personne ici n'est en garde à vue, personne n'a d'avocat, et tout ce qui se dira n'a pas la valeur d'un procès-verbal. Je vous le dis clairement parce que je pense que c'est la seule condition pour que quelqu'un dans cette pièce dise enfin la vérité entière.

Weiss se racle la gorge. Ferrand ne bouge pas. C'est Camille qui parle la première, avec une franchise presque brutale, comme si elle avait décidé depuis la veille de ne plus rien garder.

— J'ai vu Rocher la nuit de sa mort. Dans la cour. Je lui ai dit qui j'étais, ce qu'elle avait fait à mon oncle. Elle s'est moquée de moi. Je suis remontée, elle était encore vivante, assise sur le puits.

Elle regarde Ferrand en disant la dernière phrase, avec une insistance qui n'a rien d'accusateur, plutôt une supplique.

— Vous étiez à votre fenêtre, madame Ferrand. Vous avez vu la suite. Je ne sais pas ce qui s'est passé après que je suis partie. Vous, si.

Ferrand garde les mains croisées sur les genoux pendant un long moment. Odile ne dit rien. Weiss non plus, mais son pied tape contre le pied de la chaise, un tic nerveux qu'il n'avait pas les fois précédentes.

— J'ai menti sur l'heure, dit finalement Ferrand. J'ai dit vingt et une heures parce que c'était vrai, et que ça suffisait, je pensais, pour clore la question. Je n'ai pas menti sur le reste. Je n'ai simplement rien dit sur le reste.

— Dites-le maintenant, dit Odile.

Ferrand relève enfin la tête. Sa voix, quand elle reprend, a perdu la fermeté préparée des premiers entretiens. Elle sonne plus vieille, plus lasse.

— J'étais réveillée. Je le suis souvent, depuis quelques années, je dors mal. J'ai entendu des voix dans la cour, j'ai regardé par la fenêtre. J'ai vu Camille, j'ai vu Yvonne. Je n'ai pas entendu les mots, mais j'ai vu que ça n'allait pas, entre elles. Camille est remontée, je l'ai vue traverser vers l'escalier A. Yvonne est restée assise là, seule.

Elle s'arrête. Odile attend.

— Elle s'est levée. Elle a fait quelques pas vers l'escalier B, celui de la loge, en titubant un peu. Je pense qu'elle avait bu — elle buvait parfois, le soir, seule dans sa loge, personne ne le savait, sauf moi, parce que je la voyais rentrer les bouteilles vides dans un sac plastique deux fois par semaine.

— Continuez, dit Odile.

— Elle est arrivée devant la porte vitrée de l'escalier B. Elle a raté une marche. Ou elle a glissé sur le pavé mouillé, il avait plu un peu ce soir-là. Je ne sais pas exactement. Elle est tombée. Je l'ai vue tomber, madame Verrier. Personne ne l'a poussée. Il n'y avait personne à côté d'elle.

Ferrand porte la main à sa gorge, comme pour dénouer un col qu'elle n'a pas. Elle regarde le carreau, puis le rideau, celui-là même qu'elle avait dû écarter cette nuit. Ses doigts se referment sur le tissu d'un pan de sa jupe et le tordent, lentement, sans qu'elle semble s'en apercevoir.

— Elle ne s'est pas relevée tout de suite. J'ai attendu. Je me disais, elle va se relever, elle va jurer et se relever, elle a l'habitude de tomber. Elle est restée

là. Sur le dos, je crois, ou sur le côté, je ne voyais pas bien depuis l'angle de ma fenêtre.

Sa main lâche la jupe. Elle la pose à plat sur sa cuisse, presse, comme pour l'empêcher de trembler.

— J'ai commencé à me lever. Pour aller voir. J'avais déjà la main sur le loquet de la fenêtre.

Elle s'arrête là. Le silence dure. Odile ne relance pas tout de suite.

— Et puis ?

Ferrand baisse les yeux vers ses genoux. Elle ne répond pas directement. Sa mâchoire se serre, se desserre.

— J'ai pensé à Fabre. À son nom, dans le dossier de la banque, écrit de la main de mon mari. J'ai pensé à ce que ça voudrait dire, si on venait, si on posait des questions, si quelqu'un ouvrait cette porte-là aussi.

Elle referme les mains l'une sur l'autre, très fort, les jointures blanchissent.

— J'ai laissé retomber le rideau.

Le silence, dans la loge, prend une texture différente de tous les silences précédents de l'enquête. Weiss a cessé de taper du pied. Camille s'est laissée glisser légèrement le long du mur, comme si ses jambes avaient besoin d'un appui de plus.

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue ? demande Odile.

— Parce que j'ai eu peur.

— Peur de quoi ?

Ferrand met du temps à répondre. Quand elle le fait, elle regarde ses mains, pas Odile.

— Peur de ce qu'on découvrirait avec elle. Vingt ans, madame Verrier. Vingt ans que je payais cette femme pour un secret qui n'était même pas vraiment le mien, qui était le sien, qu'elle avait fabriqué de toutes pièces contre un homme qui n'avait rien fait.

— Et Camille ?

— Je l'ai laissée porter le doute. Pas activement, je n'ai jamais dit qu'elle l'avait poussée. Mais je n'ai rien dit non plus pour la disculper. J'ai laissé le silence faire son travail, comme il l'avait toujours fait dans cet immeuble.

Camille ferme les yeux un instant. Ce n'est pas du soulagement qui passe sur son visage, plutôt une colère froide, contenue par l'épuisement.

— Vous saviez, dit-elle. Vous saviez depuis le début que je n'avais rien fait, et vous m'avez laissée croire pendant des jours que je pouvais être suspectée d'un meurtre.

— Je ne pensais pas que ça irait aussi loin, dit Ferrand, et pour la première fois sa voix tremble vraiment. Je pensais que la police classerait l'affaire en accident, comme le commissaire semblait le vouloir. Je n'imaginais pas qu'une enquête irait creuser jusqu'à Fabre, jusqu'aux versements, jusqu'à tout ça.

Weiss intervient enfin, la voix basse, presque inaudible.

— Moi non plus. J'espérais qu'on en resterait à la version de la chute. C'est ce que tout le monde voulait, dans l'immeuble. Personne ne voulait que ça remonte à mon père, à sa dette, à ce qu'il avait fait taire avec Rocher pendant des années avant de mourir.

Odile regarde les trois visages, l'un après l'autre. Elle pense à ce que dirait Lanvier si elle lui présentait ce dossier tel quel — un accident confirmé, une mort sans main criminelle, mais un système entier de mensonges vieux de vingt ans qui ne rentre dans aucune case du code pénal, sauf peut-être, et encore, sur des détails de non-assistance à personne en danger dont la prescription et la preuve resteraient à établir.

— Vous auriez pu descendre, dit-elle à Ferrand. Elle serait peut-être encore vivante.

— Peut-être. Je n'en sais rien. Elle est tombée en silence, madame Verrier. Je n'ai pas entendu un cri. Je me suis dit qu'elle s'était juste assommée, qu'elle se relèverait. Je suis allée me coucher. Je ne sais pas à quel moment, dans la nuit, ça a cessé d'être une chute dont on se relève.

Le mot flotte dans la pièce sans que personne cherche à le retenir ou à le corriger. Odile note l'heure sur son carnet, referme la page. Elle a la vérité, ou une version d'elle suffisamment cohérente pour tenir. Elle n'a rien qui ressemble à une preuve utilisable devant un tribunal — un témoignage tardif, non corroboré, livré sans avocat dans une loge de gardienne, par une femme qui a menti pendant treize jours avant de parler.

— Je vais devoir consigner tout ça, dit-elle. Officiellement, cette fois.

Ferrand hoche la tête, sans protester. Weiss regarde le sol. Camille, elle, regarde le tiroir vide, celui d'où la photographie est sortie, comme si elle cherchait encore, dans ce vide, une trace de son oncle qu'elle n'a pas eu le temps de connaître vivant.

Ce qu'on fait de la vérité

Le rapport tenait sur trois pages, et Odile en était à sa quatrième version. Sur l'écran, le curseur clignotait après le mot « accidentelle », comme s'il attendait qu'elle le justifie une fois de plus.

Elle avait fermé la porte de son bureau, ce qui ne se faisait jamais au commissariat du 4e, où les portes restaient ouvertes par habitude autant que par manque de place. Sur la table, le carnet de Fabre, les relevés bancaires, la photographie de la cour. Elle les avait disposés dans l'ordre où elle les avait trouvés, comme si l'ordre pouvait encore lui dire quelque chose que les faits eux-mêmes ne disaient plus.

Lanvier avait demandé un rapport de clôture pour le lendemain matin. Rien de plus. Il n'avait pas précisé ce que devait contenir ce rapport, et cette absence de précision était elle-même une instruction. Un accident domestique, la chute d'une femme seule et probablement ivre dans un escalier mal éclairé. Un dossier qu'on referme, qu'on range, dont on ne parle plus qu'au passage, dans les couloirs, comme d'une affaire qui n'en était jamais vraiment une.

Elle relut la première version qu'elle avait écrite, deux jours plus tôt, avant la confrontation dans la loge. Une page et demie. Propre, nette, conforme à ce que la scène de crime avait montré depuis le début — un corps au pied de l'escalier B, un sol mouillé, une femme seule dans la nuit. Cette version-là suffisait. Elle correspondait aux constatations matérielles, elle ne contredisait aucun élément vérifiable, et elle aurait satisfait tout le monde, y compris elle-même, si elle ne savait pas ce qu'elle savait.

Elle effaça la ligne.

Le carnet de Fabre était ouvert à la dernière page qu'il avait écrite, des

mois avant sa mort, l'écriture devenue tremblée, presque illisible par endroits. *Elle a dit que si je parlais elle raconterait que c'était moi qui l'avais poussée.* Pas de virgule. Pas de point avant la phrase suivante. Odile avait lu ce carnet quatre fois depuis le foyer de Bagnolet, et chaque lecture ajoutait quelque chose qu'elle n'avait pas vu la fois précédente, un mot qu'elle avait sauté, une intention qu'elle avait mal évaluée.

Elle pensa à madame Karoubi, la directrice du foyer, qui lui avait tendu le carnet dans un bureau sentant le café trop fort et le désinfectant. Elle avait dit une phrase, en le lui donnant, qu'Odile n'avait notée nulle part parce qu'elle n'avait pas su, sur le moment, où la classer.

— Il l'a écrit pour quelqu'un. Il ne savait juste pas pour qui.

Elle le savait, maintenant, pour qui.

Elle rouvrit un document vierge et commença à taper, cette fois sans s'arrêter. Elle décrivit le système de versements, les trois noms, les vingt ans de silence organisé autour d'un accident maquillé. Elle décrivit le tiroir fermé de la loge, la photographie, la mention manuscrite au dos. Elle écrivit que la mort de Rocher restait, au vu des éléments recueillis, accidentelle — chute sur un sol mouillé, sans intervention d'un tiers — mais que cette mort ne pouvait être comprise sans le système qu'elle avait bâti, entretenu, et dont l'effondrement, cette nuit-là, l'avait probablement précipitée dans l'ivresse puis dans l'escalier.

Elle n'écrivit pas le nom de Camille Aubertin au titre de suspecte. Elle l'écrivit une seule fois, au titre de témoin, avec la mention exacte de son lien de parenté avec Armand Fabre — un fait, pas une accusation. Ce que Camille avait fait des sous-sols, des versements sous un faux nom, de sa colère patiente pendant un an, appartenait à une autre histoire que celle qu'on lui avait demandé de clore.

Elle relut. Sept pages. Deux fois plus long que ce qu'on attendait d'elle, et elle savait déjà que Lanvier grognerait en la voyant, qu'il parlerait de procédure, de proportion, d'un rapport qui n'a pas besoin de dire tout ce qu'on sait pour dire ce qui compte. Elle l'enregistra quand même.

Elle ne l'envoya pas tout de suite.

Elle prit son manteau, laissa l'ordinateur allumé, et sortit dans le couloir du commissariat où une jeune stagiaire photocopiait des procès-verbaux sans lever les yeux vers elle. Il était presque dix-neuf heures. Le jour tombait tôt, comme il tombe en cette saison à Paris, d'un coup, sans prévenir, entre deux rues.

Elle marcha jusqu'au Marais sans vraiment décider d'y aller. Ses pas la portèrent rue des Rosiers, puis dans la ruelle plus étroite qui menait au porche, celui devant lequel les touristes passaient sans le regarder, occupés par leurs téléphones, par la boutique de falafels un peu plus loin, par tout ce qui n'était pas cette façade grise et ce numéro à peine lisible.

Elle poussa la porte cochère. La cour était vide, dans cette lumière bleue et froide du soir qui rend les pavés plus disjoints encore qu'ils ne le sont, qui creuse les ombres entre les pierres.

Camille était là, une valise à ses pieds, devant l'entrée de l'escalier A. Elle portait un manteau qu'Odile ne lui avait jamais vu, plus habillé, comme pour un départ qui compte.

— Vous partez, dit Odile. Ce n'était pas une question.

— Michel a trouvé un appartement à Vincennes. Depuis que je lui ai raconté — pas tout, mais l'essentiel — il ne veut plus rester ici. Je crois que moi non plus, en fait.

Elle avait dit cela sans amertume, presque avec soulagement. Odile s'approcha, s'arrêta à deux mètres, assez loin pour laisser à Camille la place de refuser la conversation si elle le voulait.

— Vous savez ce que je vais mettre dans mon rapport ?

— Je n'ai pas envie de savoir, dit Camille. Puis, après un silence : Si.

— Je ne vous nomme pas pour ce que vous avez fait après. Seulement pour ce que vous êtes. La nièce d'un homme mort à qui personne n'a jamais rendu justice.

Camille regarda la valise, comme si elle cherchait dedans quelque chose à répondre.

— Ça ne le ramène pas, dit-elle enfin.

— Non.

— Mais ça compte quand même.

Ce n'était pas une question non plus, cette fois, et Odile ne répondit pas, parce qu'il n'y avait rien à ajouter qui ne serait pas de trop.

Une fenêtre s'ouvrit au rez-de-chaussée, escalier B. Solange Ferrand sortit, un cabas à la main, et se dirigea vers le puits central, celui qui portait encore le pot de géraniums que personne n'avait songé à retirer depuis des mois. Les fleurs étaient mortes depuis longtemps, tiges cassantes, terre craquelée. Ferrand posa le cabas au sol et commença, sans un mot, à retirer les tiges une à une, à les jeter dans un sac.

Odile s'approcha. Camille resta où elle était, sa valise contre sa jambe,

comme si elle ne voulait ni s'éloigner tout à fait ni s'impliquer davantage.

— Vous nettoyez, dit Odile.

Ferrand ne se retourna pas tout de suite. Elle finit d'arracher une tige, la posa dans le sac avec un soin presque absurde pour une plante déjà morte.

— C'était là depuis vingt ans, dit-elle. Personne ne s'en occupait. Je crois qu'elle les avait plantés elle-même, à son arrivée. Yvonne.

— Vous ne les avez jamais arrachés avant.

— Non.

Un silence. Le gilet de Ferrand, ce soir-là, n'était pas boutonné jusqu'en haut. Un détail infime, mais Odile le remarqua, parce qu'en trois semaines elle ne l'avait jamais vue autrement que fermée jusqu'au col, comme une armure.

— Je vais devoir vous convoquer, dit Odile. Officiellement, cette fois. Pour les versements. Pour ce que vous n'avez pas dit sur la nuit.

— Je sais.

— Ça ne changera rien à ce qu'était Rocher. Ni à ce que vous avez fait pendant vingt ans.

— Je sais aussi ça.

Ferrand se redressa, le sac de tiges mortes à la main, et regarda enfin Odile en face, quelque chose dans les yeux qu'Odile n'avait pas vu lors des interrogatoires précédents — non pas du soulagement, mais une forme de fatigue qui ressemblait presque à de la paix.

— Elle nous a tenus vingt ans avec un sourire et une allusion en mai. Jamais une menace claire. Juste assez pour qu'on comprenne. Je me suis dit, pendant longtemps, que c'était le prix à payer pour que rien ne remonte. Je ne sais même plus si c'était pour protéger l'immeuble ou pour me protéger moi.

— Et cette nuit-là ?

— Cette nuit-là, j'ai vu une femme tomber. Ivre, seule, sur un pavé mouillé. J'ai eu le choix de descendre ou de fermer les volets. J'ai fermé les volets.

Elle dit cela sans dramatiser, presque comme un constat météorologique, et c'était pire ainsi, songea Odile, que si elle avait pleuré.

Odile n'ajouta rien. Il n'y avait rien à ajouter qui aurait changé la phrase. Elle regarda Ferrand refermer le sac, le poser près du puits, et repartir vers l'escalier B sans se presser, le pas d'une femme qui avait fini quelque chose sans savoir exactement quoi.

Camille s'approcha enfin, la valise roulant sur les pavés disjoints avec un

bruit sec et régulier.

— Vous allez vraiment tout écrire ?

— Ce que je sais. Pas plus, pas moins.

— Ça ne suffira pas pour un procès.

— Non, dit Odile. Ça ne suffira pas.

Elle regarda le puits, la plaque de fonte, la terre craquelée d'où Ferrand venait d'arracher les dernières tiges. Quelque part sous cette plaque, ou sous une des deux autres, il y avait eu une chute, vingt-deux ans plus tôt, et une vie qui s'était refermée dans un foyer de Bagnolet sans que personne ne vienne la rouvrir avant qu'il ne soit trop tard.

— Il y a des choses qu'un rapport ne répare pas, dit-elle, plus pour elle-même que pour Camille. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas les écrire.

Camille hocha la tête, sans répondre, et tira sa valise vers le porche. Au moment de sortir, elle se retourna une dernière fois vers la cour, vers les trois plaques de fonte, vers la fenêtre du deuxième étage qu'elle avait habitée sans jamais s'y sentir chez elle.

Odile resta seule un moment, dans la pénombre bleue, écoutant les bruits de la rue filtrer par le porche entrouvert — une conversation en anglais, le claquement d'une devanture qu'on ferme, un rire.

Elle rentra au commissariat un peu avant vingt heures. Le bureau était vide, la stagiaire partie, les néons du couloir bourdonnant doucement dans le silence. Elle s'assit, ralluma l'écran, relut une dernière fois les sept pages.

Elle ajouta une phrase, tout en bas, avant la signature — une phrase qu'elle savait ne pas être réglementaire, mais qu'elle laissa quand même : *Le classement en accident ne doit pas dispenser d'un examen du système qui l'a rendu possible.*

Elle envoya le rapport à Lanvier avant de pouvoir changer d'avis.

Dehors, la nuit était tombée tout à fait sur le Marais, et quelque part dans la cour aux trois puits, un pot vide attendait, sans fleurs, la prochaine saison.